

JEAN CHARLEBOIS

COMME AU CINÉMA



Les heures
bleues

DU MÊME AUTEUR

S'ininterrompre tout à coup au beau milieu d'une phrase, poésie,
illustrations de Françoise Ségard, Saint-Lambert, Les heures bleues, 2010

Elle-aime, roman, Saint-Lambert, Les heures bleues ;
France, La passe du vent, 2008

Petites nouvelles..., nouvelles, illustrations de Madeleine Lemire,
Saint-Lambert, Les heures bleues, 2006

Blancbleubrunjaunenoirorangeroserougevert, poésie, Montréal, Lanctôt éditeur, 2004

En mille miettes, proses, Montréal, Lanctôt éditeur, 2003

Près des yeux, près du coeur, livre d'images et de proses, illustrations
de Marc-Antoine Nadeau, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001

Chambres de femmes, roman,
Montréal, l'Hexagone ; France, La passe du vent, 2000

L'Oiselière, roman, Montréal, l'Hexagone ; France, Paroles d'Aube, 1998

Cœurps, poésie, Montréal, l'Hexagone, 1994 ; France, Paroles d'Aube, 1995

De moins en moins l'amour de plus en plus, poésie, illustrations de Céline Elce
Barrette, Montréal, l'Hexagone ; France, Paroles d'Aube, 1996

Confidentielles, proses, Saint-Lambert, Le Noroît, 1990

Corps cible, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1988 ; France, Table rase, 1988

Tâche de naissance, poésie, illustrations de Marc-Antoine Nadeau,
Saint-Lambert, Le Noroît, 1986

Présent ! prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1984

La Mour suivi de *L'Amort*, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1982

Plaine lune suivi de *Corps fou*, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1980

Conduite intérieure, prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1978

Hanches neige, prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1977

Tendresses, prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1975

Tête de bouc, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1973

Popèmes absolument circonstances incontrôlables, poésie,
Saint-Lambert, Le Noroît, 1972

Comme au cinéma

LES HEURES BLEUES

Case postale 219

Succursale De Lorimier

Montréal (Québec)

H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

info@heuresbleues.com

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde (France)

www.librairieduquebec.fr/

Export Livre (ailleurs dans le monde)

www.exportlivre.com

ISBN 978-2-922265-97-7 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-59-0 (PDF)

ISBN 978-2-924063-58-3 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL : BAnQ, BAC, 2012

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2012, Les Heures bleues, Jean Charlebois, Michel Tulin

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

JEAN CHARLEBOIS

Comme au cinéma

FICTION POÉTIQUE

Avec sept photographies
de Michel Tulin

Les heures
bleues

*À la liseuse de Bordeaux, établie en France
d'Amérique depuis plus de quarante ans (de moins
en moins une nouvelle France de plus en plus),*

*et à ses sœurs, là-bas – à Montpon-Ménestérol, à
Saint-Médard-en-Jalles, à Paris et à Toulouse –,
et à sa famille d'ami(e)s, ici – de Bruxelles, de
Casablanca, de Froncles, de Marseille, de Nice, de
Rabat, de Tanger, du Vigan...*

Le soleil, de sa foi, soutient tout l'univers.

ANDRÉ BROCHU
Je t'aime, je t'écris

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique.

PAUL ÉLUARD
Donner à voir

(Cette phrase empruntée à Lautréamont, dans *Poésies*,
a été utilisée à quelques reprises par Éluard.)

Je serre contre moi l'idée de ma propre mort ;
elle est mon bien.

JEAN-MICHEL MAULPOIX
du lyrisme

Séquence Un — La déclaration d'amour

Scène 1 — Extérieur, nuit, panoramique d'une ville endormie, qui s'éveille tout à coup en sursaut. Lune grasse. Ombres siamoises. Grande ville d'Amérique du Nord établie sur la côte Est, près des vastes eaux intérieures, sillonnées par des bateaux-citernes.

➔ Il ne peut s'agir de Montréal, car ladite agglomération n'est plus une grande ville, mais un lieu dit en quête d'une âme, d'une culture ardente, d'un cœur quotidien, pour se faire ville belle.

Nuit d'été. Les gratte-ciel, telles des guirlandes verticales, se sont mis au garde-à-vous. Des foules très inquiètes et silencieuses se massent le long des quais... On vient d'annoncer la fin du monde. Speakerine en larmes de rimmel fondu. Les hommes et les femmes sont glacés d'horreur, hagards, dans le noir lourd. Comme si leurs yeux voyaient pour la dernière fois. La vie se désunit. La profondeur de l'immensité montre ses yeux globuleux... Chimères !

Autre chaîne, autres mœurs. Les couleurs à l'écran se réfléchissent sur les murs blanc cassé de l'appartement de Louis-Marie.

Kaléidoscope.

Scène 2 — Intérieur, nuit, appartement.

Au même moment, un leader arabe, d'un pays très riche en or noir mais très pauvre en charité chrétienne, clame haut et fort à la télévision qu'il ne quittera jamais le pouvoir, et ce, même si les foules ont envahi les rues de la capitale et réclament la tête du tyran. Un despote mal éclairé, parmi les fleurs violentes de son palais de marbre

rose et ses femmes muettes, cachées derrière de grands paravents finement sculptés, incrustés d'or et de pierres précieuses.

PARULINE

Quelle face de rat, celui-là !

Louis-Marie, le conjoint de Paruline, les yeux rivés sur le téléviseur, est absorbé par cette terre, telle qu'on la connaît jusqu'à présent, qui – soyons sérieux comme du sang qui travaille au noir – s'en va de plus en plus chez le diable. Sans la moindre parcelle de lumière au bout du tunnel. Sans la moindre frimousse de renaissance à l'horizon. Grand corps malade, la terre : cancer des os, yeux sables mouvants... à qui sera le plus vaniteux des leaders... fils de putes... joindre le futile à la gouvernance... haine en feu... racisme souverain, ce terrible justaucorps... Un corps injuste, injustifiable, injustifié, surtout quand on essaie de lire les fronts illisibles des hommes. Et nos sabots font du bruit de bêtes prises au piège de vivre. Surtout quand ce qui se voit de nous, en décadence, en ruine, se voit comme le nez au milieu de la figure, même en pleine nuit.

Au fin fond de lui-même, Louis-Marie souhaite que son cœur s'arrête. Le plus longtemps possible. Pour toujours.

Scène 3 — Intérieur, appartement, ville d'Amérique du Nord.

Louis-Marie éteint le téléviseur en pointant le terminal numérique avec la télécommande. Dans ses yeux, l'élan piquant d'une épulette bleue de Charlevoix qui tient tête à la terre. Qui veut tenir tête à la terre... Poids plume dans un cosmos d'attractions essoufflant, lourd de ses articulations célestes, savantissimes – et pleines de promesses, dit-on.

Paruline vient s'asseoir sur la table à café, devant le canapé roux, et regarde son mari droit dans les yeux. Chaque fois que Louis-Marie contemple les rivages des yeux de sa femme, les eaux, les humeurs, se transmutent en lumière. Pure, instantanée, jaillissante, rivière La Grande...

LOUIS-MARIE

Tu sais, tu sais, tu sais... Un jour... c'était au tout début de toi de nous... un jour, je t'ai accompagnée à la banque. C'était l'automne, et tu portais un manteau noir, long, et un chapeau cloche rouge vin avec une fleur en taffetas sur le côté. Je me vois encore te regarder. Tu étais assise devant le bureau d'un employé de la banque. Et tu parlais de ton problème de carte bancaire avec des mots, et, lui, avec une calculette, sous les traits d'un parfum propre mais puant. J'étais en retrait, dans l'ignorance des autres, disons. Et, tout à coup, je me suis pris à vouloir prendre soin de toi pour le reste de mes jours utiles. Il avait fusé en moi, au plus nu – là où les larmes sont les plus belles –, le désir étrange, mais la force d'âme aussi, de prendre soin de toi. De m'occuper de toi, jusqu'à ta mort. Très tout simple, en fait. Comme un premier amour réfléchi dans les arcanes de la réalité, d'« une » réalité plutôt, qui nous oblige, bien malgré nous, à avoir confiance en elle. À me nourrir de sa nécessité, disons. C'est là, exactement là, que tout s'est joué entre nous. Pour moi en tout cas. Ne cherche pas ailleurs, c'est là, juste là, en plein là, ce jour-là, dans cette

banque-là, que tout s'est joué, que je me suis reconstruit une raison de renaître, de revivre, et de m'abandonner à tes mains rigoureuses les plus ombreuses. Je me suis exagéré vers toi, et pour le mieux. Comme si je venais de trouver ma vocation.

PARULINE

Louis-Ma...

LOUIS-MARIE

Je me suis dit que tu étais cette femme, cette lumière d'exception, l'instant maître absolu, échappé aux atroces grimaces du temps casseur, fossoyeur, enlaidisseur, démantibuleur, je me suis dit que tu étais une aurore en plein jour, une renaissance pour moi, et je t'ai laissée fleurir en moi, à la vitesse de la lumière, et je suis devenu en quelques secondes... je te revois avec ton chapeau cloche rouge à fleur... je suis devenu l'homme de ta vie. Pour toute ta vie.

Paruline pleure. Ses joues sont des portées de rondes, comme celles que lisait Louis-Marie, enfant, à son piano droit, dans une salle de musique du pensionnat. Et la figure de Paruline, sans raison, ne ressemble plus à l'image de son visage. Elle a disparu sous ses paupières closes où nul ne la connaît.

LOUIS-MARIE

Tu sais... tu étais, à ce moment-là, la fille invisible de mon sang de jeunesse que mes mains tendues réclamaient. Tu étais la chanson que l'on chantonne à tout bout de champ quand le cœur a ses raisons que la raison ne veut surtout pas connaître. Quand des mains invisibles nous caressent la tête. Quand on voit du cœur partout où il n'y en a pas. Je me suis dit, c'est elle... elle qui va vivre dans ma maison en désordre, elle qui donnera un nom à la rue dans laquelle j'habite, elle à qui je vais apprendre à marcher sur ma neige. J'avais le bonheur de toi dans le sang. Et je me suis dit aussi que je ne voulais pas que tu pleures, ni que tu souffres, ni que tu aies peur, ni que tu aies mal aux dents, ni que tu saignes, ni que tu meures. Surtout pas que tu meures. Ne crains rien, je m'occuperai de ta mort, lorsque tu me feras signe que « oui », ou lorsque tu ne sauras plus faire ton lit au carré. Ma passion de toi n'a de corps qu'en mon front douloureux.

Il suffit de parler du ciel, et surtout d'y croire, pour que le ciel se défasse et se refasse à notre mesure.

LOUIS-MARIE

Ce que je veux te dire au fond, c'est que, outre tes yeux grillons et ta peau de lune rousse du mois d'août jointe sur mes yeux, il y a ce peu de mots que j'ai pour t'exprimer à l'essentiel, mais

aussi tous les mots sur le bout de ma langue française pour te rendre bien réelle. En chair et contre moi. Je ne cherche plus mes mots, tu es mes mots. Mes seuls mots utiles, en guise de terre. Et je me suis promis de ne plus rien voir d'autre que mes mots de toi eux-mêmes. Ils sont ma nudité la plus tendre à ton égard. Aussi, du ciel pour nous permettre de rêver un peu, de l'eau fraîche parmi nos gestes les plus simples et du sable fin pour y laisser des signes de piste. Je suis devenu, ce jour-là, la fleur sur ton chapeau et je veille dorénavant sur toi de tous mes yeux. Je tiens ta tête dans mes mains. N'aie peur de rien, je suis là. J'étais très, très loin, à ce moment-là, j'avais faim, j'avais les os en glaçons, j'avais le cœur à vide et le vide à cœur, j'avais une poitrine décousue et les yeux brouillardés, tu m'as touché, et j'ai été touché et j'ai adhéré immédiatement à ce que tu as dit qui te faisait vivre. *Belle univers.*

Paruline a le visage ouvert qui laisse voir un ordre du monde invraisemblable. Elle est une femme qui aime. Son corps s'est échappé de l'enclos de ses yeux. Elle navigue à vue, hors de sa gangue. Elle respire, et son souffle le libère, lui. Son sang, à elle, court dans ses veines, à lui. On dirait qu'elle est devenue une étoile filante. On dirait même qu'elle s'apprête à refléter l'avenir, la gueuse !

LOUIS-MARIE

Tu sais... Quand nous sommes sortis de la banque, tu m'as souri et tu m'as pris par le

bras. Et, pour remettre la terre à l'endroit, nous
espérons, au fond, que d'autres couples prennent
exemple sur nous.

Scène 4 — Intérieur, nuit. Tout est grand silence.

Garderont-ils cet éclat solaire qui ne saurait s'accompagner de
paroles? Auront-ils suffisamment d'éternité dans le sang pour
lever des plans qui pourraient mener des vivants vers des espoirs
prêts-à-monter? Seront-ils, ces amoureux, humains à ce point?
Du bout du bout du bout des rêves, il est un court espoir qui dépasse.
Il suffit de suivre patiemment la longue veine azur, enfouie sous
le derme d'une femme douce. Où? Dans son cou, main tendue.
Fondu au noir.



Rushes (séq. 1)

La rivière de son corps le fait vivant. Et bien beau et bon. Il boit. Il autorise l'aube infante à se lever sur les lèvres de sa femme pleine de grâce. De toutes ses flammes, de tous ses parfums de récitante, elle le lave.

Elle rayonne depuis le fin fond de la mer où elle est nue, flambante. Peau rouge tout en neige de novembre, tout bec. Elle a des plumes.

Lèvres à lèvres, après les larmes qui ne dorment jamais, qui guettent le moindre mouvement entre les ombres desséchées, par terre, où parfois elles se font piétiner de vive voix – s'entend. Et il en est. Tant pis pour elles.



Être mortel, c'est être éternel, aussi. C'est étripper le temps qui finira bien par manquer d'espace, celui-là. Ce serpent à sornettes.



Son corps s'éveille. Elle est. Et elle pose sa main sur sa main. Il voit son innocence rassurée. Sur le lit se dessine un ciel éblouissant d'étoiles à cinq pics enneigés. Elles font un drôle de bruit électromagnétique d'aimant, tandis que l'étoile Polaire, elle, perd le nord en voulant rêver trop vite.

Il fait l'œuf pour mieux se sentir moins seul. Il a dans la tête un vide
avide qui prend toute sa place.



Si les morts avouaient, enfin, nous serions tous vivants jusqu'à la fin
du temps. Ce rongeur qui se détartre les dents en mâchouillant nos
os de bonne volonté.



À un frisson retenu de se trouver mal, pour un bien. Femme tendue
comme une soif à n'en plus finir. Arbalète molle, comme les montres
de Dalí. Comme si le mot connu « amour » s'étirait à l'infini, au delà
même de ses racines infinies.



Séquence Deux — Homme de main d’hier

Scène 1 — Intérieur, salle d’attente (au mur, une reproduction d’un tableau de Modigliani, intitulé *Jeanne Hébuterne*, la femme du peintre).

Assis sur une chaise droite dans un tout petit hall, Louis-Marie feuillette un magazine, en attendant que la psy ouvre la porte de son bureau et l’invite à entrer. Sans même s’en rendre compte, il tient la revue à l’envers, tellement il est absent, grave.

En gros caractères rouge sang sur la page couverture glacée :

LES CINQ LOIS DE LA FUSION AMOUREUSE.

Scène 2 — Intérieur, bureau de la psy, fauteuil IKEA écru en face d’un autre fauteuil IKEA tirant sur le kaki.

Une femme bien mise, sûre d’elle, les yeux noirs, perçants comme des lasers. Elle parlera beaucoup avec ses mains.

Louis-Marie s’apprête à faire voir ses yeux friables où il est enfermé et les sanglots où il a pris place. Pleins feux.

LOUIS-MARIE et LA PSY

Madame. — Louis-Marie. — Je voudrais de toutes mes forces paralysées tremblantes pouvoir vous parler, ce matin, d’un sujet qui m’a... dans le sens de... qui m’a... le mot ne me

vient pas... quand j'étais jeune. (Silence.) — Je vous écoute, Louis-Marie. — Depuis des mois, depuis des années en fait, j'hésite à en parler parce que j'ai l'impression des fois d'avoir inventé toute cette histoire-là dans ma petite tête. Il y a une voix de moi dans ma tête qui me harcèle, même la nuit, depuis que je sais que je sais. — « Inventé » ?... — Oui, d'avoir mis ce scénario-là en jeu pour me faire un peu de bien, pour calmer la souffrance que je ressens depuis toujours. — Je ne vous suis pas vraiment... — Moi non plus, rassurez-vous. (Silence.) J'hésite. J'hésite. — Je vois. — C'est très difficile de dire ce que j'ai à dire. C'est... Voilà, un homme nous a brutalisés, mon frère et moi. — Votre... (Il la coupe.) — L'homme nous battait pour des riens. Mille fois pire encore... il nous humiliait. (Silence.) Jamais d'amour. Il riait de moi. Jamais d'amour. Il m'insultait. Jamais d'amour. Il me dénigrait. Jamais d'amour. Il me sarcasmait... Le mot n'existe pas. — Ça se dit puisque vous le dites et que je comprends. C'est tout ce qui compte. (Silence.) — Voilà, c'est tout. Dit, c'est dit. — C'est beaucoup. Vous vous sentez comment, là ? — « Chien. » (Long silence.) Dégueulasse. Crotté. Mesquin. Méchant. Malade mental. Ignoble. Pourri. Salaud. Minable. Chien sale. Parricide. (Silence.) — Et si je vous disais que vous avez le droit d'être tout ça... — Je ne vous croirais pas une seconde. Qui vous dit que je n'invente pas cette histoire à coucher dehors pour me faire plaindre, pour me donner un

sens ? Pour m'apitoyer sur mon sort ? — Iriez-vous jusque-là ? — Je ne sais pas. Mais je me sens très fragile, là. Tout étourdi. Comme si j'allais faire une crise... (Pause.) Quand je fais une crise d'asthme, les premiers spasmes commencent comme... Comme si j'avais des hallucinations respiratoires. Je me sens blanchir. — Respirez bien. Respirez. — Et, le pire dans tout ça, c'est que, si vous lui posiez la question, à savoir s'il a été brutal, il pousserait les hauts cris, il serait outré, il nierait tout en bloc, en hurlant. Cet homme est le champion du déni. (Silence.) J'ai mal à mon enfant animal. — Revenons à vous, si vous le voulez bien. Les violences physiques ont cessé à quelle époque... Vous aviez quel âge ? (Silence.) — Mes oreilles me parlent dans mes oreilles.

Louis-Marie est livide. Il prend une gorgée d'eau dans un verre Duralex, tandis que la psy se prend d'affection pour l'enfant qui se reflète dans ses yeux. Elle ne peut s'empêcher d'aimer les autres, ses clients, quand ils se montrent tout en sang. Elle voit, tout au fond des larmes, le cœur de Louis-Marie qu'une mort embarrassante habite.

LOUIS-MARIE et LA PSY

Un jour, j'avais seize ans, par là, et j'étais pas mal plus grand que l'homme, un jour, donc, je suis sorti de ma chambre en vitesse, guidé par mon instinct, comme un animal, et je me suis précipité dans la cuisine. Là, j'ai ouvert le tiroir du haut, dans le comptoir de cuisine

près du frigidaire, et j'ai pris la ceinture noire, enroulée dans le coin du tiroir... (Silence.) — Respirez, respirez bien... — J'ai donc pris l'arme avec laquelle l'homme tapait, je suis sorti en vitesse à l'extérieur par la porte de la cuisine et j'ai couru jusque dans la rue, puis j'ai jeté l'arme dans la bouche d'égout. Aussitôt, la femme de l'homme est arrivée en trombe et m'a demandé ce qui se passait. Je l'ai regardée de tous mes yeux, en disant : « C'est fini. Si jamais il recommence, je le frapperai, moi-même, de toutes mes forces. Fini. Fais-lui bien comprendre mon message, surtout. » (Silence.) Il faisait très chaud, je m'en souviens très bien. J'étais bien présent au fond des yeux, tout en étant absent à jamais à l'identité de l'homme. (Silence.)

Louis-Marie regarde fixement dans le vide. Pas de larmes. Pas de nervosité apparente. Pas de tic. À ce moment-là, si on lui avait caressé la tête, comme le faisait son grand-père aux yeux bleus bleus bleus, il aurait pleuré, de partout, jour et nuit.

LOUIS-MARIE et LA PSY

Il n'a plus recommencé. Mais la violence verbale, elle, a repris de plus belle. Dérision, moquerie, sarcasme, farces plates étaient ses armes de destruction massive préférées. Il savait bien blesser et il le faisait bien. — Diriez-vous que la violence des mots antipersonnel était plus difficile à supporter que les coups de ceinture ?

— Oui. Oui. (Silence.) Quelques années plus tard, la femme de l'homme est décédée, et tout a basculé. — Tout... — La famille. Le liant entre les enfants. Et le non-amour s'est installé. — Expliquez-moi... — Nous nous sommes fermés les uns aux autres, enfermés les uns des autres, par manque... Je ne sais pas comment dire... Je manque de mots, de sous-titres, sur mes images. Nous nous sommes désolidarisés, disons. Chacun sa souffrance. — C'est abstrait... — Je sais, je n'ose pas aller là. Comme si chacun devait se débrouiller tout seul. Mal dit... Nous irons là une autre fois, si vous le voulez bien. Quand je me sentirai moins infirme. Pour l'instant, c'est comme si je revoyais ce temps-là à travers un verre sale. — Comme vous voulez. — Puis, l'homme s'est remarié, et puis voilà. Les enfants ont quitté, et puis voilà. Ce qui me fait le plus mal, cinquante ans plus tard, c'est la sensation, je dis bien la sensation physique dans tout mon corps, que je vais encore, toujours, recevoir des coups. Je le sens dans ma voix, sur ma peau, dans mes os, dans mes élans d'énergie, dans mes coups de freins... Comme une ombre quotidienne qui m'épie. — Je vous comprends parfaitement. — J'ai toujours l'impression que je vais recevoir des coups. C'est fou, mais c'est comme ça, je n'y peux rien. Je le sens dans mes fibres les plus intimes. C'est ce que je trouve le plus insupportable à vivre. J'aurais besoin d'une jeunesse neuve, disons. — Je vous comprends. Mais, dites-moi,

la femme de l'homme, là-dedans, elle faisait quoi ? Elle se comportait comment ? — J'ai une image très précise qui me vient en tête : je suis couché en crevette sur mon lit, je protège mon visage avec mes mains, pendant que l'homme me frappe avec sa ceinture. Je pleure, je hurle, tandis que la femme de l'homme, elle, demeure dans l'embrasement de la porte de ma chambre, sans dire un mot. Elle regarde. Immobile. (Silence.) — Ça vous dit quoi ? — Je me dis que je suis un chien sale. Un « malade mental », comme disait l'homme. — Vous ne croyez pas ce que vous me dites... (Silence.)

Louis-Marie s'est retiré dans les yeux de Paruline. Jamais il n'aurait pu vivre sans elle, jusqu'ici. Jamais. Femme étincelante. Et son corps, toujours, qui bat comme un cœur. Son cœur pour deux. Ses caresses qui le font sortir de son enfance, et sa douceur qui lui redessine un cœur. C'est le seul équilibre possible dans les circonstances. Sinon les rêves de mort vont se mettre à infecter les plaies de l'insomnie. Manège infernal.

LA PSY et LOUIS-MARIE

Où étiez-vous ? — Je me disais que, si je n'avais pas une Paruline étoile, je ne serais pas ici. Justement, je suis ici pour que vous me disiez s'il y a une façon de chasser les coups que j'ai reçus à la tête, dans la tête, pour que je puisse oublier, vivre, sans toujours penser que je suis un « malade mental »... — Non. Je vous le dis tout de suite : il n'y a pas de truc. Il n'y a pas

de massage de l'âme qui puisse chasser les bleus. (Silence.) Mais je remarque, et je vous le dis avec sincérité, que vous avez un cœur qui bat... bien. Vous avez vécu toutes ces années avec cette souffrance griffeuse au ventre, et c'est vous, et vous seul, qui allez décider de vivre, ou pas, avec ce terrible handicap, si je puis dire. L'homme en question est-il toujours de ce monde? (Silence.) — Oui. — Le voyez-vous? — Oui. — Vous faites comme si de rien n'était, c'est ça? — C'est exact. — Vous devriez peut-être en parler avec lui... — Non. Impossible. Mur, au pied d'un mur, en face d'un mur. — Pourquoi? — Il va tout nier en bloc. Il est le champion du déni, et ce serait très humiliant pour moi, rebelote, de me faire dire par mon propre bourreau que je me fais du cinéma d'épouvante. Je n'irai pas jusque-là. Jamais, au grand jamais. L'homme mourra en paix. — Vous aimeriez quoi au juste? — Que vous me disiez simplement que je ne suis pas un « malade mental ». — Je m'empresse de vous dire que vous n'êtes pas un malade mental. Et je vous le dis avec une grande sincérité. — Que vous me disiez qu'il aurait pu, au moins, s'excuser... Quelle naïveté de ma part, quand j'y pense. Comme si on pouvait effacer tant de violences en un tournemain de bienséance. La belle excuse! Je ne sais plus ce que je dis, je dérape. Je vous prie de m'excuser. — Vous vous aventurez en terrain miné. Je vous sens fébrile. — Si c'était si simple, justement, il aurait fait

des excuses, simplement, depuis longtemps. J'espère. — Il ne s'excusera jamais. — Je n'ai jamais été jeune, on dirait. Jamais d'amour. Il y a tout un pan de ma jeunesse qui m'échappe. C'est la peur au cœur qui me crevait les yeux. Qui m'empêchait de rire avec mes amis. Je me suis cloîtré en dedans, sur un monde absent, pour mon plus grand mal à moi. Je m'en suis pris à moi pour être resté à genoux dans la non-vérité. Mais je rêvais d'être un autre. Mon passé était, est, encore beaucoup trop petit pour sortir tout seul. J'ai peur d'être abattu. — Louis-Marie... — Je suis... rien... (Silence.) — Ce type de personnalité ne fréquente pas les excuses, vous savez. Son déni lui envoie le message clair et net qu'il n'a rien fait de mal. — S'il s'excusait du bout des lèvres en disant que, dans son temps, on dressait les enfants par la force, bête et méchante, et qu'il ne connaissait pas mieux... — Il ne le fera jamais. Les tyrans ne s'excusent pas. — On tourne en rond, bondance ! (Silence.) Mon cœur mort me monte aux yeux. J'ai la bouche sèche. L'angoisse et ses guêpes sont à l'œuvre. — Je sais, je vois. — S'il s'excusait, je lui pardonnerais immédiatement, je pleurerais un bon coup et je pourrais enfin l'aimer peut-être un peu, du bout du bout des yeux. — Vous rêvez, malheureusement. Vous lui en voulez ? — Je ne sais pas ce que ces mots, que vous prononcés, veulent dire... — Vous... — Ce type d'émotion forte, à l'égard de cet homme, ne fait pas partie de ma vie avec lui.

Je n'éprouve plus aucune émotion viable pour l'homme. Aucune émotion. (Silence.) Je suis un chien sale, mesquin. (Silence.) — Louis-Marie, pourquoi est-ce que vous vous punissez ? — Je suis un... — Légitime défense, moi, je dirais. Vous vous êtes défendu, en utilisant les moyens du bord dont vous disposiez à l'époque de votre adolescence. — Je ne sais plus... — Si, si, vous le savez, puisque vous êtes là, devant moi, qui suis une pure étrangère. Et, pour apaiser votre âme, je vous répète les deux mots clefs : légitime défense. Vous avez agi en toute légitime défense. (Silence.) Louis-Marie, pourquoi vous punissez-vous ?

De la douleur tapie au fin fond des larmes surgit un vieil oiseau, au plumage noir mat, comme celui d'un quiscale, mais avec des ailes toutes petites, disproportionnées, comme s'il y avait eu, à l'origine, une erreur d'assemblage.

Scène 3 — Extérieur, voiture bleu métallique un peu cabossée. Louis-Marie, les deux mains sur le volant, appuie sa tête contre ses mains.

Louis-Marie a si souvent, presque toujours, senti qu'il était coupé en deux, homme en sang, homme dépouillé, qu'il ne sait plus s'il aime Paruline ou s'il aime que Paruline l'aime. Mais, toujours, quand il tient la tête de sa femme dans ses mains, il sent qu'il veut vivre. Il sait qu'il est à elle avant d'être à lui-même. Et la lumière en elle le fait exister et l'invite à rêver, à vivre et à dormir avec des yeux qui lui ressemblent, avec des mots sans grimaces.

Cri rauque d'un quiscale aux yeux jaunes qui fend l'air.

Rushes (séqu. 2)

Dernières manchettes en provenance de la Terre :

Montréal, le 31 juillet 2011 — *Effondrement dans le tunnel Ville-Marie*

Montréal, le 1^{er} août 2011 — *L'état du tunnel jugé critique en 2008*

Montréal, le 2 août 2011 — *Neuf automobilistes sur dix sont inquiets*



Il parle, quand il parle, du fond d'un trou noir (de quatre pieds sur quatre). Séquestré. Comme dans un film d'épouvante. Comme au cinéma. Son visage a été défiguré par le mal qu'on lui a fait et qu'il a enduré. Son âme l'est aussi. Il lui faudrait, pour laver sa honte de lui-même, des rêves qui cultivent le courage d'être vivant.



Il parle, mais quand il pense qu'il parle, il voit noir. Du gouffre. Du soir, à l'heure où s'habillent les ombres velues pour sortir dans les rues, à l'heure où les hiboux aiguisent leurs serres. Il voit des formes humaines qui lui rappellent quelque chose – quoi? –, mais il n'arrive pas à reconnaître les visages. La question demeure entière : ce vieil homme a-t-il su grandir?



Toute une vie à se dissimuler dans des rêves. À faire de l'air. À jouer à mourir. À faire et ses questions et ses réponses. À penser sans arrêt à la mort supérieure.



Nous sommes dans un espace cruel, brutal, barbare. En face d'un mur électronique d'étoiles à numéros. Personne ne sait rien de rien. Nous sommes au service de forces invisibles.



Mais... avec elle, et grâce à elle, il va d'un jour à un autre jour. D'un sourire à l'autre. Il parle avec sa bouche à elle, il apprend à parler franc, à finir ses foutues phrases. Elle est le centre de sa vie, comme si une nouvelle planète nouvellement créée gravitait autour du vieux Soleil froussard. L'idée : laisser le cœur faire la loi. Et l'ordre.



Séquence Trois — « Et, comme au cinéma
on meurt beaucoup, je me suis dit
qu'il fallait peut-être en profiter. »

Scène 1 — Intérieur, intérieur.

En ouvrant les yeux, Louis-Marie constate tout à coup qu'il est mort. Bel et bien mort de sa belle mort. Comme un navire coulé dans une eau fermée à double tour. Sa salive, apparemment, goûte l'iode (I ; no at. 53 ; m. at. 126,90), et il sent beaucoup de douleur dans ses mains, atteintes d'inflammation aiguë. Il a la tête qui flotte littéralement sur les épaules...

Curieux spectacle ! Mais se pourrait-il que Louis-Marie ait tout simplement fermé les paupières sur l'horreur de ses rêves réduits en cendres ? La terre s'enlaidit à vue d'œil. Témoin un leader d'un pays arabe encourage ses fidèles partisans à violer les femmes des insurgés pour neutraliser le soulèvement. La terre vient de s'enlaidir, encore.

Oser dire ce que nous voyons, mais qui parfois ne se voit pas, ce que nous savons de source sûre, ce que nous croyons être vrai. Oser être, malgré les sirènes du néant, puisque nous sommes là, nés, présents, et que nous valons d'être ce que nous sommes parmi les autres.

LOUIS-MARIE (à lui-même)

Je suis mort. Le jour m'a signifié son intention de m'abandonner. Même la nuit s'ouvre sur moi d'une nouvelle vie plutôt certaine. Maintenant, je peux me permettre d'interpeller le silence en

le tutoyant. Et, pour la première fois de ma vie, j'ai des larmes d'indifférence pour moi-même. Je ne m'appartiens plus. Je ne me souviens plus de mon nom ni de la famille qui porte ce nom. Je m'écoute parler mais je ne m'entends pas. Je boirais bien un peu d'eau mais je n'ai pas soif. Pourtant, je vois clairement cette veine, que j'aime tant, qui vient s'éteindre sur la tempe droite de Paruline. Sa marque distinctive. Sa singularité. Il me faudrait tous les mots de palais pour en parler d'abondance, car cette femme est une reine naturelle – mais je ne comprends rien à la perfection, c'est vrai. Mon langage est celui de tous les instants qui me renvoie à tous les humains. Pourtant, je suis absent de toutes mes forces vives sous toutes mes formes. Je n'y suis plus. (En aparté.) Ne soyez surtout pas désolé(e), j'aime être mort.

Scène 2 — *Flash-back.*

Louis-Marie est dans la cuisine, debout près de l'évier, en train d'essuyer la vaisselle. Paruline, vivante à n'en plus finir, immortelle, surtout avec ses gants de latex bleus pour protéger ses mains de l'eau savonneuse, chantonne une chanson de Julio en rinçant une assiette. Subitement, de petits croissants piquants de lunes naines et diurnes viennent gratouiller le fond des yeux de Louis-Marie. Comme s'il avait froid de se voir perdre son corps tout à coup. Puis, Louis-Marie amorce sa chute à la renverse, en prenant bien soin auparavant de déposer l'assiette qu'il tient dans ses mains. Tout de suite, en tombant, il projette sur ses paupières closes, écrans, une image HD de Paruline : ce visage le plus beau et le plus fiable du monde,

aux yeux ruches de regards purs. Parfaitement songe en plein jour, cette femme est le pain quotidien Première Moisson qui le nourrit. Elle est cet éclat de lune sur un lac prédominant quand la terre s'absente pour aller commettre des actes de barbarie ou qu'elle s'en va en guerre pour uriner sur des frontières et marquer un territoire. Une chose est certaine : nous n'avons nullement besoin de pays ni d'empires. Ah ! elle neige à plein ciel, la Paruline...

LOUIS-MARIE (à voix haute)

Que m'importe la suite, les espaces vides et les ombres invisibles, voire les dieux patentés que nous avons créés pour nous aider à mourir calmement, dignement, précisément... qu'importe, je suis avec Paruline. L'ignorance de la mort me va. Et, même si tout porte à croire que je me vois vivre, je ne m'agite plus du désir de vivre. Et, surtout, je parle sans avoir rien à dire de précis. (Imitant la voix d'un robot.)
Analyse et nettoyage du logiciel planifiés durant la nuit : veuillez stipuler l'heure de départ, merci.

Scène 3 — Retour en studio. (À n'y rien comprendre...)

Comment se fait-il qu'il soit mort et qu'il parle?... Facile. Il avait, par hasard, une plume feutre dans sa poche de chemise. Un hasard habillé en rêve. Et, pour sortir du monde et entrer en soi, il ne suffit pas simplement de tomber dans la cuisine, ou ailleurs (au choix), il faut surtout, par la suite, communiquer, depuis la grande rivière qui va, le chemin qui marche, en utilisant une plume feutre. C'est le seul moyen de communication permis, toléré, possible, pour demeurer en contact, puisque, après la mort, habituellement, le mort est perdu. Éteint. Une pierre. Infiniment absent. Impraticable.

En résumé, les morts sont inutiles, banals, tellement clichés, tellement rien. Surfaite, la mort.

LOUIS-MARIE

(Comme s'il tentait de relire, en hésitant, des notes griffonnées sur un bout de papier.)
Lorsque tu me prends dans tes mots, quand tu fais tes premiers mots, le matin, au premier rayon de ta peau, tout repart de zéro. La nuit se sèche les ailes, et les doigts longs du silence dans le nocturne souverain – mains à peine perceptibles, mais très adroites – comptent sur leurs phalangettes les disparus de la nuit. Et, pour éviter de mourir à tout propos, je lève les yeux tout simplement vers ton visage, et c'est un jour de vérité vraie comme au premier jour. Ta beauté, mon seul et unique plaisir sur la terre – je me le dis sans gêne –, ma maison sur la terre avec ses parfums de femme rousse, comme une lune orange du mois d'août. Il n'y a plus d'âge, il n'y a plus d'incompréhensible dans le sol, sous les dalles noires gravées de noms datés, il n'y a plus de liens à faire dans ma tête pour me rattraper d'être ici et de faire des associations pour ne pas tomber dans un mal. Haut mal. Nos larmes sans raison, parce que nous sommes mortels, sans raison. J'oublie tout, enfin presque tout, pour vivre sans regarder mon ombre qui déparle en plusieurs langues, comme une démente, pieds nus, qui marche dans la neige, en disant qu'elle a mis le feu à son salon, et à son mari qui regarde

la télévision dans le salon. Hors du tourbillon
du sang, de ma vie... courte comme un vulgaire
bout de corde qui pend.

Scène 4 — Dernier rappel.

Dans le petit mode d'emploi destiné aux personnes qui viennent
de mourir, on peut lire ceci sous la rubrique IMPORTANT...
« Vous êtes mort, mais vous remourrez un jour. Pour l'heure, vous
avez été réquisitionné jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tenez-vous-le
pour dit. Inutile de faire appel. Bientôt, il vous faudra remourir de
votre plus belle mort pour passer dans une autre vie d'emprunt.
De quelle existence s'agit-il ? Ladite vie-lumière vous sera révélée
en temps et lieu. Patience. C'est avec nous que vous revivrez. »
Nous ?... Misère !

LOUIS-MARIE et PARULINE

Paruline, quel choc ! — À qui le dis-tu ! Je pensais
vraiment que tu allais te trouver mal. Au cœur.
— Tout ce que nous avons pu imaginer sur la
terre, de notre premier vivant, n'existe pas. Ni
dieux, ni diables, ni conscience, ni inconscient,
ni anges, ni rien, ni ce qui se voit, ni ce qui est
caché derrière ce qui se voit, ni le temps dans
l'espace, ni l'espace dans le temps... Nous sommes
des micro-organismes avec des yeux tout le
tour de la tête plus grands que la panse. Rien
de tout cela n'existe. Les nuits nous dévorent,
grignotent religieusement nos cellules vivantes,
de préférence les cellules du tissu nerveux, et
leur vie est pour ainsi dire infinie tant que nous

nous reproduisons et que nous continuons à produire des neurones. Même les planètes sont des jeux virtuels en 3D pour insomniaques, ou des Gaspard tristes. Asile de données perfides, sans queue ni tête. Fantômagie. Tout a été implanté dans nos crânes pour éviter que nous ne perdions la tête en chemin. Pour prévenir le désordre, le grand chaos. Ceux qui savent, eux, se tuent, de toute façon. Ils ont su lire les poésies du vent dans les feuilles des arbres qui, elles, parlent pour vrai. Encore cette nuit, une femme s'est jetée par la fenêtre. Les retirés de la vie ne se comptent plus. Rien, absolument rien, n'existe de ce que nous voudrions que la terre soit. Les bras de l'esprit ne nous bercent pas. Personne n'y est pour personne, sauf à quelques exceptions près. Jeanne Hébuterne, la femme de Modigliani, par exemple, qui, deux jours après la mort de son mari, s'est jetée par la fenêtre, par grand amour... (Il ouvre les yeux.) J'ai le cœur en mille miettes... — Je crois que tu as beaucoup rêvé, grave. Tu gémissais, tu déclamais, tu parlais, tu criais, tu angoissais... Ça va? — Je pensais bien que j'avais réussi un tout petit peu à comprendre, t'sais. — Je ne savais pas, mon mari, que vous étiez verbomoteur à ce point. — Vanité, vanité! — Viens là, espèce de loup blanc.

Scène 5 — Intérieur, chambre. Paruline caresse la tête de son mari. Louis-Marie pensait bien qu'il réussirait à trouver le foutu mot de

passer universel pour télécharger le secret de l'existence. Rien de moins.

Impossible.

➔ Avis aux insomniaques : concernant ledit mot de passe, la rumeur veut qu'il s'agisse d'un vers, d'un poète émérite, parmi les plus beaux du monde entier (et ce, écrit bien avant que les spoutniks, en orbite autour de la planète, envoient des images de la Terre). Sachez-le, ledit vers, *La terre est bleue comme une orange*, ne fonctionne pas. Accès refusé. « Le mot de passe saisi est invalide. Veuillez réessayer plus tard. »

Scène 6 — Extérieur, intérieur, *black light*.

En cette nuit de demi-lune propice aux loups-garous, en ce lieu-dit « la terre », le noir est redoutable : une voix très grave et amplifiée égrène des noms, et, derrière les arbres, près du fleuve, un bruit assourdissant de lourdes chaînes qui grippent étrangle la vallée. De grands navires d'acier lèvent l'ancre. Vacarme inhumain hallucinant. Terreur extrême. Une déportation serait-elle en cours ? Mais qui, au juste, a mis le monde à mort ?

Mise en veille.



Rushes (séq. 3)

Il prend bien soin d'inscrire dans un calepin ignifuge des mois, des heures et des événements où les hommes font les fous. Puis, il note certains éléments qui semblent faire l'unanimité démocratique de tous les humains de la terre. Exemples... Les sans-argent n'ont pas à payer de leur vie le bonheur somptuaire des riches dans leurs villas. La beauté et la laideur du monde logent à la même enseigne. Qui veut vivre dignement prend les moyens – à coups de poing, s'il le faut. Engraisser les riches qui pillent tout sur leur passage et, surtout, qui se croient bien au-dessus de la masse parce qu'ils ont de l'argent n'est pas une option. L'arrogance des riches est à abattre – à coups de poing, s'il le faut. La terre se cherche un président qui remettra aux gens ce que la terre offre aux gens. Nous sommes les doigts d'une même main. La mort, pour tous, mais la vie, aussi, pour tous. Le matin, le midi, le soir : petit-déjeuner pour tous, déjeuner pour tous, dîner pour tous.



Nous sommes les enfants de chair, égaux, d'un sang secret. Nous sommes des tours de prestidigitation, des lapins dans un grand chapeau haut-de-forme. Nous sommes des pixels d'une immense lumière géantissime qui, pour l'heure, prêche dans le vide.



Soudain, on disparaît dans nos yeux, on imprime notre visage sur la rétine une dernière fois. Image figée. Mot de passe obsolète.

Les parulines volent bas d'habitude à ce moment-là – les signes ne trompent pas. Quelqu'un marche à côté de soi, mais on ne l'entend pas. Des pas pourtant retentissants. Puis, le grand silence évocateur prend ses aises. Finis les acouphènes. Le silence s'englue dans une boue ciment. Autre projet qui ne verra pas le jour. Il y aura des cris de toutes sortes à l'extérieur, mais rien de bien significatif. Sauf si l'amoureuse est toujours amoureuse, heureuse. Puis, plus rien.



Suivre les larmes à la trace. Parler ensemble le langage du cœur. Garder en tout temps notre apparence d'homme.



Séquence Quatre — À la vie à la mort

Scène 1 — Intérieur, appartement, petite pièce dans laquelle la fenêtre donne sur un feuillu fin causeur.

Assis à sa table de travail, Louis-Marie s'adresse au tilleul qui bruit de toutes ses feuilles devant la fenêtre. L'heure est au silence parlé, l'ange gardien de l'ordre intime. Louis-Marie s'aère le cœur.

LE TILLEUL et LOUIS-MARIE

Un tilleul qui parle, quelle idée saugrenue, tout de même... — Tous les arbres que je connais sont de fin causeurs. Ce qui surprend peut-être un peu, c'est un arbre qui sait écouter et, bien sûr, qui sait soigner l'eczéma. C'est mon oncle Joseph de Baie-Saint-Paul qui me l'a dit. — Dermato de père en fils... Mes congénères seront pour le moins surpris de ma trop grande liberté, vous pensez? — Je ne crois pas. C'est normal que vous preniez de la place, tout est fait grand chez vous. Vous êtes haut sur pattes, et, tout habillé, vous avez une stature imposante et, en plus, sous votre feuillée, on a une impression de grand calme. — Mais, contrairement à ce que dit la rumeur, je ne suis pas dur de la feuille... Je vous prie de m'excuser, c'est la pleine lune de juillet qui me rend chlorophyllique. Et votre oncle Joseph avait raison : mes feuilles savent

guérir l'eczéma. — Vous êtes mon confident, Tilleul. — Pourquoi cet air grave, Louis-Marie ? — Voilà, on fait quoi avec les personnes « saines » qui veulent mourir, dignement ? Dans la belle paix du cœur entier... Qui veulent mourir, terminer leur vie, qui veulent tout simplement se retirer dans le silence, devenir invisibles. — Pourquoi ? — Parce que la vie ne les intéresse plus. Maisons, rues, forêts, champs... fini. Parce que la vie est trop pénible à vivre. Trop difficile à vivre, même par un ciel faisable. Parce qu'elles ont le cœur à vif, qu'elles souffrent le martyre et qu'elles n'en peuvent tout simplement plus, de respirer. Parce qu'elles ne veulent plus de cette vie-là. La Commission dignité-à-tout-prix n'a pas traité de cet aspect-là, que je sache. — Et avec raison peut-être... — Personne ne veut soulever un coin de ce brouillard-là. Pourtant, il y a plein de femmes et d'hommes, qui veulent mourir, jeunes et vieux, dans la dignité, comme on dit, sans trop savoir ce que ce mot à la mode veut dire vraiment. Si je peux me construire entier parmi les êtres, je peux aussi me déconstruire parmi eux, c'est mon droit à moi, non ! Quel est au juste le sens du mot « dignité » ?... Je ne parle pas des malades qui souffrent dans leur chair, ou dans leur esprit dément, et qui réclament la mort. Qui veulent en finir une bonne fois pour toutes avec leur chair rongée par des tumeurs cannibales, ou avec leur cerveau atrophié par des cellules pourrissantes. La décision, dans ces cas-là, est facile à prendre. Façon de parler... —

Façon de parler, oui. Ce qui me rappelle, si vous me le permettez, les vers d'un poète que vous avez bien connu, si je ne m'abuse, des vers tirés du recueil *Portulan* : *J'aime les cimetières / où les arbres sont rois, / leurs racines sous la terre / nous font croire que la mort / n'est pas une bergère / qui garde bien les tombes / et en secret j'espère, ce jour-là, / dormir près des racines / et puis peu à peu / m'enfuir par la sève / et encore une fois / grimper dans l'arbre, / dénicher les oiseaux / et chaque soir porter / le ciel en terre.*

Louis-Marie regarde fixement le tilleul qui n'en finit plus de bruissier comme s'il cherchait un moyen magique, au delà de ses forces, de prendre Louis-Marie dans ses feuilles.

LOUIS-MARIE et LE TILLEUL

Encore là, souvent, en engourdissant les malades à la morphine, on pense que le problème est réglé. On pense que ces personnes-là veulent poursuivre leur vie, parce qu'elles ne souffrent plus. Pourquoi, pourquoi prolonger la « vie » d'un malade qui souffre? Surtout s'il a écrit une lettre signée de sa main disant à sa famille de le laisser mourir, si... — Excusez-moi, Louis-Marie, mais il y a une mésange qui est en train d'affûter son bec sur ma peau rugueuse, et elle me chatouille. — Jolie petite mésange... — Vous disiez... — Ce n'est pas de la morphine qu'il faut injecter dans un corps malade de la mort lente, c'est une simple piqûre de potassium. Le cœur crampe,

s'arrête de battre presque instantanément, et c'est fini. Le malade qui veut mourir sans souffrir ne veut surtout pas que le traitement s'étire sur plusieurs mois. À quoi ça sert de ne pas donner la mort aux humains qui veulent mourir ? À quel bon dieu doit-on demander la permission ? Si je souffre d'être en vie et que je veux mourir dans la belle paix du cœur entier, j'ai le droit. C'est mon droit le plus absolu. Ni dieu, ni hommes de dieu, ni prétendues lois de dieu n'ont un mot à dire. Si je veux mourir, pendant que je suis en vie, il s'offre quoi à moi ? Rien. Je peux toujours me précipiter en bas du pont Jacques-Cartier, ou me jeter devant une rame de métro, ou me noyer dans la rivière des Prairies...

Louis-Marie a une pensée émue pour son ami Roland. Ce dernier vivait avec les loups dans une « forêt vierge folle » qui longeait la rivière des Prairies. Mais, un jour, il y a neuf ans, les loups, mal lunés, ont encerclé Roland et l'ont contraint, en montrant leurs crocs ensalivés, à se jeter dans les eaux fuyantes de la rivière. Roland ne savait pas nager.

LOUIS-MARIE et LE TILLEUL

Quoi encore ? Ingurgiter tout un flacon de barbituriques en écoutant *Teach Me Tonight*, ou m'ouvrir les poignets dans la baignoire, pire encore me pendre... Horreur. Scènes d'épouvante. Et pourquoi n'y aurait-il pas un lieu paisible dans les tilleuls où l'on pourrait aller mourir, dignement, dans un grand lit tout

blanc, dans une petite chambre avec une fenêtre
qui donne sur un tilleul ? — Je suis votre homme.
— Dans la belle grande paix du cœur entier...

Louis-Marie ferme les yeux et se met à grattouiller fébrilement de son index le dessus en mélamine blanche de sa table de travail. Des murs se sont dressés autour de ses pensées.

Se pourrait-il que nous mourrions les yeux ouverts en guise de salutations distinguées, une dernière fois, à la vie et que nous ouvrions nos mains en guise de capitulation ? Nous mourons sans avoir rien compris à rien. Nous vivons en muant de notre enveloppe charnelle à son néant. À l'oubli.

Une raison, sans raison, nous tue. Mauvaise au goût. Il ne nous reste plus que la démence pour oublier que nous mourons. Pour annuler la douleur de vivre.

LOUIS-MARIE et LE TILLEUL

Depuis le temps que nous tournons, collectivement, autour du pot... — Personnellement, je vous trouve digne, Louis-Marie. Sachez-le.
— Et je veux mourir dignement quand j'aurai choisi, moi, de mourir dignement. Ce n'est pas au docteur Untel, ni à l'éthicien Untel, ni au juge Untel, de me dire... de me donner la permission de mourir, ou de ne pas mourir. Les humains, Tilleul, sont plus avancés dans cette réflexion que les juristes ou les éthiciens de ce monde. Grand bien leur fasse si ces gens-là pensent qu'ils sont les sauveurs de l'humanité.
— *J'aime les cimetières / où les arbres sont rois...* —

Si je veux mourir, je dois pouvoir, moi... nous, mourir dignement, efficacement, j'allais dire presque dans un certain détachement calme, et non pas dans une angoisse atroce. Quand il ne reste plus que rien.

Louis-Marie ouvre les yeux et sourit presque sans sourire. Il pense sans doute aux baisers qu'il donnera à Paruline, dans le cou, là où les forces de la vie et les parfums de femme se ravitaillent dans le plus grand secret.

LOUIS-MARIE et LE TILLEUL

Si je ne veux pas me voir vieux, ni malade, ni handicapé, ni incontinent, si je ne veux plus supporter mon corps qui ne fonctionne plus, si mes yeux me quittent, si mes jambes me lâchent, si mon cœur a des ratés, si je perds le nord, je dois pouvoir mourir, il faut que je puisse mourir quand je veux. Je ne veux pas devenir un boulet à traîner pour qui que ce soit, surtout pas pour Paruline. — Paruline, vous dites ? Mais j'en connais plusieurs, je dirais même qu'elles tendent à me fréquenter assidûment, à rechercher ma convivialité, j'imagine. La paruline masquée, ma préférée, est d'une beauté sans nom. — Surtout quand on lui retire son masque. Ma Paruline à moi, sans son masque, est d'une beauté remarquable. Et je n'ai pas à lui imposer ma vieillesse avilissante, la chair qui décroît. Je préfère, moi, mourir avant ma mort naturelle. — Vous semblez avoir votre petite

idée... — Oui, je fermerai les volets un jour où Paruline sera à Toulouse, à Paris, à Bordeaux ou à Montpon-Ménestérol, chez une de ses sœurs. J'aurai donc tout mon temps pour mourir en paix. Dans la belle paix du cœur entier. Dans la grande paix du cœur tout entier qui me donnera la force et la patience, et le calme, de mourir de ma belle mort. De ma plus belle mort. Je veux que le potassium engourdisse mon cœur et que je meure en pensant à Paruline, ma plus grande joie sur la terre, et à vous, l'arbre de vie. — Moi, vous dites ? — Oui, vous, puisque c'est vous et vos congénères qui réanimatez les morts dans la terre... c'est vous qui assurez leur survie en produisant de la sève salvatrice avec les corps des humains. Nous nous réincarnons en arbres. Vous l'avez dit tout à l'heure en citant le poète, et les arbres ne mentent jamais. — Vous avez déjà été un arbre, on dirait bien. — Un tilleul, où est venue se poser Paruline. Une femme solennelle et sensible. Un déjeuner soleil sur l'herbe. Sa peau nue est la lumière du jour en pleine nuit. Si elle me dit de vivre sans mourir, je meurs sans oublier de vivre. Je suis certain de ses pouvoirs de sorcière, et de son amour. — Louis-Marie, j'en ai les feuilles qui bruissent, vous saurez.

Scène 2 — Intérieur, cuisine.

Paruline sort un clafoutis du four, le dessert préféré de Louis-Marie. Elle le dépose sur le comptoir de cuisine sur un sous-plat en treillis métallique.

PARULINE (voix forte)

Monsieur Simard, je vois là de jolies cerises qui sourient et vous réclament à petits cris, les joues rouges de gêne et de plaisir...

Scène 3 — Intérieur, petite pièce dans laquelle la fenêtre donne sur le tilleul.

Louis-Marie, en entendant « monsieur Simard », voit dans sa tête une image de son grand-père aux yeux bleus bleus bleus qui prenait la tête bouclée du petit Louis-Marie entre ses mains et la portait contre son cœur. La jeunesse, parfois, nous donne le pouvoir intime et éternel de vivre. Et de mourir.

LOUIS-MARIE (voix forte)

J'arrive.

Fondu au rouge.

Rushes (séqu. 4)

Où est la poésie ? Partout, elle est, la poésie. Comme le dieu du bon vieux temps. Partout, dans la vie, dans l'amour, dans la mort. Il suffit d'écouter de près parler les gens pour découvrir que chacun(e) est poète. En réalité, le poète déconstruit la réalité pour la redire d'une autre façon. Plus utilitaire. La vérité est dans le réel que l'on reconstruit, et non pas dans les coups d'assommer, de gueule, que porte l'esprit sur le réel. Autrement dit, moins je suis moi dans les jugements que je porte sur tout, dans la subjectivité qui m'engonce, plus je m'approche de la poétique vérité. Les outils du poète ? Les visions ravageuses de la nuit, l'innocence primaire, la révolte intempestive, les antécédents familiaux, les histoires d'amour, un crayon à mine Mirado HB, les nuits blanches, les coups de sang, les souvenirs égrenables, la passion amoureuse, les yeux dans la graisse de bines, les sentiments amoureux, la charité bien ordonnée, l'absurde, le désespoir.

La vie vaut la peine d'être vaincue... Sans oublier l'outil polyvalent : ces quelques mots, les meilleurs, qu'il faut transporter dans sa besace pour en faire des images qui tombent sous le sens. Pour tous. La vérité vraie de l'un fait le plaisir des autres. La poésie, c'est la vie toute crue. Côté pratique, la poésie se résume à vivre l'essentiel et à l'exprimer en peu de mots – mais en examinant chaque mot.



Le poète dit : « Surtout, viens chez moi, si tu te sens en état de mort. Ma maison est au bout de la petite rue. Viens, je t'en prie, ma maison est à toi. Ma force te prendra par les épaules, et ton image blafarde renmieuera. Promis. Ne meurs pas tout seul, comme ça, au bout de ton sang. C'est inutile. Tu vas mourir en souffrant le martyre. Je t'offre mon toit, tu peux dormir dans mon lit en mousse de soja. Je connais plein de beaux paysages littéraires et je vais t'y amener pour que tu te sentes moins seul. Et, tu verras, il se pourrait fort bien que tu ressuscites d'entre les morts. Avec l'amour des mots, avec la vie des mots, avec le jeu des mots entre eux pour créer des images régénératrices, on rêve de mourir dignement, mais on ne meurt pas. Promis. Juré. Entre chez moi pour oublier ton chagrin. C'est le seul équilibre que je connaisse. Capte mon silence parlé de mots d'images et draine à fond ta peine. Je suis résistant au mal de mort, crois-moi. Fais-moi confiance. » Et le poète poursuivit sa diatribe pendant un long moment. L'autre, lui, était coi.





Séquence Cinq — Affliction

Scène 1 — Intérieur, bureau de la psy, murs pêche, boîte de kleenex sur une table basse IKEA laquée.

La main droite de Louis-Marie tremble, légèrement. (Il lui arrive même souvent de ne plus pouvoir écrire ; son handicap, *Primary Writing Tremor*, lui pourrit la vie.) Tout à l'heure, à son arrivée, cinq minutes avant l'heure fixée pour son rendez-vous, on aurait dit qu'il portait sur ses épaules tous les mourants de la terre qui veulent mourir, mais qui ne peuvent pas se donner la mort. Soit qu'ils aient oublié leur mémoire dans un tiroir, ou perdu la raison, soit qu'ils souffrent d'impotence, qu'ils soient grabataires, ou carrément effrayés à l'idée de se défenestrer... Louis-Marie est sensible aux malheurs des autres, et ce, même si sa vie de vivant, à lui, ne fait que survivre. Rien d'autre.

Sa seule force d'envergure est tout ce qui lui plaît, c'est-à-dire veiller sur la femme qu'il aime et, parallèlement, écrire – il aime par-dessus tout trouver des images, dessiner des images avec des mots. Il a dans ses dix doigts des mots, plein de nids de mots, qu'il observe inlassablement. Ornithologue de mots, il est. Il aime entendre sur le papier sa plume, en l'occurrence, un crayon à mine Mirado HB numéro 2. Pour mieux observer la terre, il aime rêver, vivre et dormir sans fermer les yeux.

Mais la psy, quant à elle, s'apprête à enduire Louis-Marie d'une espèce de glu d'âme, pour que les mots non armés de ce dernier se collent contre lui et ne le quittent plus d'une semelle. Jamais. Des mots alimentateurs qui savent dénouer la solitude et qui laissent

entrevoir un monde qui, dans les circonstances actuelles, n'est pas, mais qui, dans un proche futur, sera – paraît-il. L'écho des mots sans fin.

LA PSY

Vous savez, comme moi, que les images de violence, de sévices, qui vous assaillent chaque jour, souvent plusieurs fois par jour, vous savez que ces images-là, ces sensations-là, ne vous quitteront jamais. Elles sont incrustées à jamais dans votre être de chair et d'esprit. Pour toujours. (Pause.) Pour toujours. Vous le savez... Je souhaite, moi aussi, que ce ne soit pas les dernières images qui se projetteront dans votre tête lorsque vous quitterez la terre. Je fais allusion, bien sûr, à ce que vous me disiez la semaine dernière à propos de « la lumière qui s'éteint dans nos yeux », et je dois vous dire que j'ai trouvé cette vision, cette intuition des derniers moments en particulier, très difficile à entendre de votre part. Le dernier moment de votre vie vous angoisse beaucoup, n'est-ce pas ? (Pause.) Terriblement, je dirais. Je vous le répète, ces images-là ne vous quitteront jamais. Toutes les thérapies du monde ne réussiront pas à oblitérer les images que vous projetez dans votre cerveau. Comme si, maintenant, ces images étaient inscrites dans votre code génétique. Mais il y a une image, en particulier, moi, qui m'a fait sursauter et qui continue, je sais, de vous hanter, une image à laquelle j'ai pensé toute la

semaine... Si vous me le permettez, j'aimerais y revenir. L'incident est survenu il y a quelques années, m'avez-vous dit... Vous m'arrêtez si vous n'avez pas envie d'en parler... « L'homme » riait de vous, vous ridiculisait, pendant qu'il était au téléphone avec une autre personne de votre famille, un cousin je crois, ne sachant pas, bien évidemment, que vous étiez dans la pièce à quelques pieds de lui. Ouf! Particulièrement dévastant... Il riait de vous à gorge déployée, et vous étiez, votre femme et vous, debout près de lui. Il ne savait pas que vous étiez là, car la porte de son appartement n'était pas fermée à clef, et vous étiez entrés sans sonner. C'est terrible, cette histoire... Absolument terrible. Terrifiant. Vous avez eu raison de pleurer pendant des semaines. Vous étiez en sang. Vous vouliez disparaître. Vous n'apparteniez plus à une famille tout à coup. Comme si vous veniez d'apprendre brutalement que vous étiez un bâtard. Il est impossible pour quiconque de demeurer debout derrière ses yeux quand on se voit mourir. Littéralement brisé. Par un parent, en plus. Votre femme... Vous aviez la quarantaine quand l'incident s'est produit, n'est-ce pas?... (Pause.) À cause de toute cette violence, vous vous preniez pour un mort, vous n'existiez plus. Vous n'étiez plus rien à vos propres yeux. C'est grave... Et je vous comprends. Cet épisode de votre vie n'est pas un rêve. Votre femme peut en témoigner, elle était là avec vous, à vos côtés, et elle a tout vu,

tout entendu. (Pause.) Pâle étoile. Au fond, vous espérez tellement ce qui vous est interdit.

LOUIS-MARIE

J'apprends à vivre en la regardant vivre. Je copie sur elle. Sans Paruline, rien : pas de famille, pas de nid familial, pas de souvenirs. Paruline, c'est l'astre qui fait voir, c'est le visage sans masque, ma raison de rêver. Paumes chaudes. Mes yeux s'ouvrent dans ses yeux uniquement, sinon je suis aveugle. L'aimer me transporte ailleurs, assez loin pour me remettre au monde dans un tout autre monde que celui de ma propre vie de fils. Je parle à travers elle, et mes mots naissent sur son oreiller. Je suis cet oiseau échassier qui vit en permanence sur le dos d'un rhinocéros en se nourrissant des larves incrustées dans le cuir de l'animal.

La psy prend une gorgée d'eau. Ses yeux se veulent des baumes. Elle veut que Louis-Marie lui donne sa peine. Elle se glisse dans une robe neuve.

LA PSY

Plutôt que d'essayer d'oublier les foutues images de malheur en employant toutes sortes de subterfuges... Vous savez... Plutôt que de les enfouir dans du faux réel... Il y a des gens qui se mettent à boire, qui se gèlent à la poudre, qui se lancent dans le travail comme des fous,

vous voyez ce que je veux dire... Au fond, tous ces mécanismes de défense servent à combattre une souffrance récurrente. Un monstre froid. Et votre souffrance, à vous, est une grande souffrance, je dirais, car elle a marqué, structuré, déstructuré je dirais, toute votre vie. J'irais même jusqu'à dire que vous n'avez jamais été joyeux, vous n'avez jamais éprouvé de la joie, à cause de ce traumatisme. Tout le monde a subi des traumatismes, me direz-vous, mais celui-là, le vôtre, cette eau sans fond, est particulièrement éprouvant. En plus, chaque fois que vous revoyez « l'homme », vous replongez dans les affres. Fatalement. Vous vous enfoncez de nouveau dans cette souffrance qui vous tenaille et vous cisaille. Mais le seul fait d'en être conscient, comme vous l'êtes, d'être lucide quant à ce tourment, vous donne, je pense, un souffle d'avance. Ce que je veux dire par là, c'est que, le sachant, vous allez finir par bâtir une chape autour du problème, et cette chape va, je le crois très sincèrement, vous aider à vivre. (Pause.) Je le pense vraiment. Vous êtes un être réfléchi et vous allez finir par trouver la façon de vivre avec votre handicap, si je puis dire. Je ne dis pas que c'est facile, que la chape règle tout, je dis ceci : tel que je vous connais, vous allez réussir à vaincre, d'une certaine manière, ce démon gluant. (Pause.) Encore une fois, à propos des violences de toutes sortes subies durant votre enfance, excusez-moi si j'insiste, mais je vous exhorte à ne pas aborder le sujet

avec « l'homme », même si, selon ce que vous me dites, vous êtes à un poil de briser ce silence de tous les instants. Il ne pliera pas. Jamais. Son déni serait total, délirant. Et c'est vous qui seriez entraîné dans un remous d'angoisse sans fin. Et, ultimement, vous souffririez encore plus de cette fin de non-recevoir. Vous seriez brisé, à nouveau. (Pause.) Vous savez, cette noirceur en vous, qui vous habite, elle provient de la négation de vous-même depuis votre enfance. Autrement dit, vous vous êtes fermé la porte au nez, et vous avez appris, non ! vous vous êtes adapté à vivre avec un être, vous-même, mais sans vous à l'intérieur, sans que vous ne soyez dans cet être... À force de vous faire dire que vous étiez un ci, un ça, vous vous êtes dit que vous étiez réellement un ci, un ça, et la noirceur, comme une espèce de glu noire, s'est installée dans votre être à tout jamais. Vous vous êtes fait prendre à votre propre jeu. La violence faite aux enfants est terrible, car elle brise tout sur son passage, elle saccage tout sans distinction. Elle viole, elle tue, je dirais, les fondements mêmes du cœur « ouvert » de l'enfant. Elle finit par décapiter l'émerveillement. Elle installe une vie noire, sans couleurs, dans les yeux des enfants. Je dirais peut-être même que c'est une forme de mort que l'enfant vit de son vivant. La violence des mots tue, c'est vrai. Tout à fait vrai. (Pause.) Excusez-moi, je me rends compte que j'ai beaucoup parlé. D'habitude, je... Mais dites-moi, Louis-Marie, en ce moment, vous pensez à quoi ?

LOUIS-MARIE

Mourir.

Fondu au noir. Et, dans le noir, on entend Louis-Marie qui se lève, qui marche vers la porte, l'ouvre et la referme doucement. Clic!

➔ *Fade-in* musique : *Clair de lune*, de Claude Debussy.

Rushes (séq. 5)

Cette tête en mille miettes, aux yeux énucléés, c'est bien lui. Cette poitrine déchirée en deux, c'est encore lui. Ces mots, séchés sur pied, qui ont voulu le dire depuis toujours ? Lui, toujours. C'est bien lui, de tous ses pores, donnés en pâture aux carnassiers. Bâtard, fils de pute, personnage de roman, protagoniste du néant. Lui. Écho d'une nuit qui n'en finit plus de ne point finir.

Il aura, tout de suite, perdu son apparence. Il sera entré dans la terre au lieu de sortir au bras d'une terre bien roulée. Il aura gâché son cœur à force de se taire, de dévivre. Il n'aura plus bientôt qu'un seul sens déraisonnable : absente présence.



Pour lui, le seul fait de respirer est un supplice. Il a dans son sang les plaquettes d'une inhumanité extrême. Il ne sait même plus s'il a vieilli, depuis le temps.



Mort vivant. Dans sa peine plus que bacillaire, rien ne bouge, mais tout se tord. Personne ne viendra pleurer son chagrin. Ses yeux ne voient plus qu'en deux dimensions. Sa bouche ne sait plus parler du sens de la vie. Ses mains ont perdu la main. Son poids spécifique,

dans la neige, ne laisse plus aucune trace. Son seul avenir : mourir.
Il n'y pense même plus, il en vit.



Il ne sait plus ce qu'il dit, tellement son désir de mourir est inédit.
Il sait cependant, parce qu'il le dit à qui veut bien l'entendre de près,
dans le creux de l'oreille, que ses dires ne se disent pas dans un salon.
Sa colère ne décolère pas. Il voudrait que l'on lui rende justice en le
prenant dans nos, vos, bras. Cœur trop pressé par un trop immense
amour. Incomblable.



Réinventer des hommes pour prendre soin des hommes. Vite. Vite.



Séquence Six — Homme mage

Scène 1 — Intérieur, âme de Louis-Marie en gros plan.

(Plein son : *Clair de lune*, de Claude Debussy.)

Paruline, sans battements d'ailes dans l'air lisse, est assise sur le canapé roux clair en train de lire un roman de 549 pages, traduit de l'américain. La lecture est un lieu de sa jeunesse qu'elle a aménagé, ici, en Haute-Amérique, il y a plus de quarante ans. Elle sait d'instinct qu'elle est bien plus qu'elle-même quand elle lit.

➔ De temps à autre, sous la forme d'un hologramme, le poète Paul Éluard prendra très brièvement la parole. Rappelons-le, il est décédé, le 18 novembre 1952, d'une crise cardiaque. La vie d'Éluard est une histoire d'amour... « Toute caresse, écrit-il, qu'elle soit du corps ou du langage, est sacrée. »

À cet instant précis, une angoisse serre le cœur de Louis-Marie. Il regarde Paruline, il la respire, et le souffle de sa femme le libère. Comme un mauvais rêve qui se désagrège aussitôt que l'on ouvre les yeux.

Hologramme de PAUL ÉLUARD

*Inconnue, elle était ma forme préférée / Je n'avais pas
le souci d'être un homme /*

Louis-Marie, la bouche bâillonnée, embrasse de loin les yeux de sa femme qui prend chaque mot au bond, ou encore comme si elle

traversait une petite rivière moutonnante, en sautant de roche en roche.

Toujours il y a eu de beaux visages de femme à l'infini, à la Modigliani, et, toujours, il y a eu parmi ces visages un cœur, visible à l'œil nu, qui se lit sur les traits. Un doux visage, sur cette terre dont nous ignorons les antécédents, qui porte malgré tout un homme à vouloir établir sa descendance. Louis-Marie aurait voulu tenir l'enfant dans ses bras, mais le grand logiciel de l'azur infini n'a pas daigné leur donner de progéniture.

Pour une des rares fois de sa vie, enfoui dans ses yeux, le lien profond, affectif, essentiel, de sa jeunesse auprès de son grand-père aux yeux bleus bleus bleus lui est accessible. Sans entraves. Tête à tête. Enfant, père.

PAUL ÉLUARD

*Donner à boire et donner à manger / À ces enfants
que nous imaginons / Qui n'ont que nous comme
fortune /*

Cette femme-flamme devant les yeux de Louis-Marie est le jour et l'heure et le moment précis où l'espoir vit. Cette femme qu'il aime incarne son désir de vivre, le seul, et il la vit au présent, à tous les présents offerts en une journée.



PAUL ÉLUARD

*Je t'aime j'ai dans les vertèbres / L'émancipation des
ténèbres /*

Sa peau d'ambre réfléchit la lumière, et l'air qu'il respire passe d'abord par le souffle de Paruline, puis le réel, par le filtre de ses yeux. Elle voit tout, d'abord, pour lui, comme si elle mastiquait les choses de la vie, et elle choisit pour lui ce qu'il doit voir, ce qui mérite d'être vu. Elle sait choisir avec discernement, en fonction de l'arbre ou de la forêt, ce qui doit se voir.

Louis-Marie est au bout du monde, et son cœur d'homme s'amplifie à vue d'œil, tellement que le bout du monde, parfois, se rapproche dangereusement de son idéal.

PAUL ÉLUARD

Tu es venue à moi par les voies de l'enfance /

Tous les deux, dit-on, renaissent, l'un dans l'autre, à chaque petit matin blême ou ensoleillé. Et c'est leur premier rire qui efface la nuit et calme les hiboux qui ont chassé toute la nuit les petits rongeurs de l'enfance. Paruline sait bien que le haut mal menace Louis-Marie. Et ce, à cause de tous ces mots qui ont été dits et qui ont été pris comme ils ont été dits, de sales mots avilissants qui ont dérégulé le cœur du loup blanc. Mais elle est certaine, vindicative, quant aux nombreux pouvoirs de son amour. De tous les jours. Paruline sait qu'elle est l'intention de vivre de son mari, un jour à la fois. Elle sait, cette femme lumineuse, ouverte jour et nuit, cœur au cœur, qu'elle est l'intention de vivre de Louis-Marie sans toujours mourir à tout bout de champ.

PAUL ÉLUARD

*Même quand nous dormons nous veillons l'un sur
l'autre /*

Paruline est ensoleillée puisqu'elle sait tout du soleil, puisqu'elle vient du pays du soleil touchant. Louis-Marie sait, quand il se perd en chemin, où retrouver sa femme chaleureuse. S'il est dans cette vie-ci, c'est donc que la vie est aussi faite pour lui. Même si le temps, lui, passe à travers la vie, sans se soucier un seul instant des morts interminables qui pleuvent sur son passage.

PAUL ÉLUARD

Je suis sur terre y serais-je / Si tu n'y étais aussi /

Tout à l'heure, Paruline tremblait tout entière entre les mains cadenassées de Louis-Marie. Ils descendaient tous les deux vers le même feu en froissant leurs draps en fibre de bambou. Ils se sont rendus au bout du monde, et les cœurs de l'un et de l'autre se sont agrandis pour laisser entrer plus de lumière naturelle. Plus de sourires éclatés de se voir sucrés, collés à leurs lèvres.

À la fin de leurs étreintes, après la danse des ventres, quand ils ont adopté la position du point d'interrogation, c'est-à-dire quand l'homme et la femme sont couchés tous les deux sur le même côté, et qu'ils reposent, imbriqués l'un dans l'autre, il y avait dans le lit de fines poussières de sel de mer que laissent les larmes sur les joues.

PAUL ÉLUARD

Belle d'un jour et de toujours et de partout /

Paruline, déjà, manque à Louis-Marie, et c'est subit. Comme un œil qui réclame l'autre œil. Jamais il ne s'est écrit une seule ligne, sans elle, dans le regard de Louis-Marie. Ses rêves, en réalité, sont la réalité claire, nette et précieuse, comme des yeux au foyer. Lorsque tout se marie – et les océans sel et la terre glaise et les lumières tardives venues des étoiles et les êtres qui parlent aux étoiles en les tutoyant –, l'avenir, à cet instant précis, est la grande avenue grandiose des Champs-Élysées.

PAUL ÉLUARD

*Elle m'embrassa et en m'embrassant / Elle m'ordonna
de voir et d'entendre /*

Beauté nette de cette femme de tous les instants et de tous les instincts, qui dicte le temps vivant sans prendre de poses de fille, qui fait la vie comme on aménage une rivière d'eau potable. Dans ces moments-là, Louis-Marie se sent invincible, grâce à Paruline qui connaît la vie sur le bout de son plus petit doigt. En la regardant dans les yeux, il lui arrive de se demander souvent s'il est vraiment vivant, ou s'il est mort de rêve, enseveli dans le regard de sa femme. Il lui arrive même d'implorer Paruline de le rendre visible parce qu'il ne veut surtout pas avoir à finir en lui. Et, s'il rêve, il rêve d'elle, car il sait qu'elle est en contact avec l'être plus humain. Paruline voit avec ses mains, elle touche et elle comprend. Feu franc.

PAUL ÉLUARD

*Je suis le spectateur et l'acteur et l'auteur / Je suis
la femme et son mari et leur enfant / Et le premier
amour et le dernier amour / Et le passant furtif et
l'amour confondu /*

Louis-Marie vit dans les yeux fermés de Paruline. Et, si elle ouvrait les yeux, il se dissiperait dans l'atmosphère, telle une neige d'avril en plein soleil. Il est elle, il est lui, ils sont doubles dans leurs rêves de terre et ils n'ont de poids spécifique qu'en leur front commun qui se meurt d'y voir clair. La vie est loin d'être parfaite. Nos yeux sont sourds, encore.

Scène 2 — Intérieur, séjour ensoleillé.

(Fade-out musique.) Paruline quitte son livre pour aller embrasser Louis-Marie. Et, en posant ses lèvres sur celles de son mari, elle lui intime l'ordre absolu d'ouvrir les yeux plus grands que nature et d'écouter l'écho des mots de cœur intenses que fréquentent les poèmes des poètes.

PAUL ÉLUARD

*Pendant qu'il est facile / Et pendant qu'elle est gaie /
Allons nous habiller et nous déshabiller /*

L'hologramme de Paul Éluard se dissout dans l'air.

Rushes (séqu. 6)

Elle s'est jetée à fond dans ses soupirs. Geigneuse geignarde. Elle se laisse porter par son sel de mer habitable. Elle a quitté ses peaux de terre et revêtu sa robe moulante ivoire en écailles de poisson-lune. Et, ma foi, en dérivant comme un continent, elle parle une langue étrangère, issue du latin oral et populaire, antérieure à l'ancien français.



On dirait maintenant qu'elle nage, mais il n'en est rien. Elle veut simplement avoir le visage dans l'eau pour cacher ses larmes. Voyage étrange à l'étranger. Elle sait être une autre. Elle le crie d'ailleurs, de toutes ses forces, à grands coups de syllabes muettes.



Elle n'a plus toute sa tête sur ses épaules. La pauvre... Femme de tête, pourtant, se dit-elle, de tout son cœur criant. Une soie.



À minuit pile, chaque nuit, les grands secrets de l'univers s'enfouissent vivement dans les yeux des femmes endormies pour voyager

gratuitement jusqu'ici. Elles sont des transmetteuses d'étoiles. Des marieuses aussi, parfois. Les femmes sont des lits de chair en petite tenue, de petite vertu. Elles acheminent les rêves vers d'autres rêves, et ainsi de suite, pour nous faire oublier que nous vivons pour mourir. Maquilleuses, ces femmes qui nous mènent, qui nous mènent : « J'ai vu le loup, le renard et la belette ; j'ai vu le loup, le renard danser. Je les ai vus taper du pied. »



Au saut du lit, ces femmes, qui aiguillent les rêves, s'étonnent de tout ce qu'elles ont réussi à faire durant la nuit : tâches ménagères, emplettes, devoirs des enfants, lavage, époussetage, l'amour... Mais elles cherchent avant tout, surtout, à être embrassées. C'est leur plus grand bonheur sur la terre.



Séquence Sept — La rencontre

Scène 1 — Intérieur, chambre principale, chalet sur le bord du fleuve à Baie-Saint-Paul, en face de l'Île-aux-Coudres. Un chalet tout en bois d'épinettes noires, qui craque la nuit.

Lits jumeaux, collés l'un contre l'autre. Louis-Marie a les yeux rivés au plafond. Il ne fait pas ses nuits. Sa jeune vieillesse est totalement désorganisée. Chaque nuit, il essaie de voir dans le noir s'il existe des indices de la présence d'un imaginaire supérieur, d'un grand, très grand, ordonnateur fabuleux.

Paruline vient d'ouvrir ses grands yeux fjords, en posant sa main, affectueusement, sur le bras de son mari. Sept heures. Depuis la grande pièce de séjour du chalet, contiguë à la chambre, le soleil coule son or de septembre, et la lumière toute gracieuse ose s'aventurer dans la chambre sur le bout des pieds.

PARULINE et LOUIS-MARIE

Je l'ai vue... — Vuuuu... qui ? — Je l'ai vue, cette nuit, de mes yeux vue. Devant moi, là, comme je te vois, là, au pied du lit... — Qui ? Qui ?... — Ta grand-mère. — Ma grand-mère ? — Oui. — D'abord, comment sais-tu que c'était ma grand-mère ? Elle est morte depuis longtemps, et bien avant qu'on se rencontre. Puis je ne t'ai jamais parlé d'elle que je sache... — N'empêche... — Ma grand-mère, non mais... — Oui, ta grand-

mère, tu m'as dit, qui s'empressait de planter le parasol dans la table métallique orange du jardin quand la visite arrivait. — Mais qu'est-ce qu'elle faisait là ? Tu as rêvé, Paruline, c'est tout. — Je n'ai pas rêvé. Elle était là, au pied du lit, et elle me regardait, sans dire un mot. Sans même respirer. Elle me dévisageait, tu sauras. — Comment tu sais que c'était ma grand-mère ? Tu ne l'as jamais vue de ta vie, je ne t'en ai jamais parlé, et tu n'as même jamais vu de photos d'elle. — Je l'ai vue. — Tu as rêvé, ma chérie.

Louis-Marie embrasse la main toute chaude de sa femme, avec une extrême douceur. En saluant aussi la fraîcheur de l'air.

La poésie, il suffit de l'inviter, est toujours très partante pour la vie. Et nettement plus visible à l'œil nu que l'on ne pense. Il suffit de lui céder la place, et la poésie abonde avec ses mots en grappes les plus beaux et ses images qui sont l'expression la plus pure de notre humanité. Une espèce d'absolu en manque d'absolu.

PARULINE et LOUIS-MARIE

Je n'ai pas rêvé. J'avais les yeux grands ouverts.
Je peux même te la décrire, physiquement, si tu veux. — S'il te plaît...

Tous les traits, dont parle Paruline presque avec précision, correspondent en tous points à ceux de la grand-mère de Louis-Marie. Le teint de Louis-Marie est devenu blafard.

PARULINE et LOUIS-MARIE

Cette nuit, j'ai senti une présence tout à coup dans la chambre. Et, là, j'ai ouvert les yeux et j'ai vu qu'il y avait quelqu'un, une vieille dame, grande et plutôt forte, qui me regardait fixement. — Et, là, quoi... Elle t'a parlé? — Non. Elle me fixait. Sans bouger, sans cligner des yeux. Une statue. — Ça sent le soufre ton histoire, Paruline... — Mes yeux à moi me brûlaient, et j'avais des chaleurs, tu ne peux pas savoir. Je suffoquais. — Tu as fait quoi? — J'ai remonté l'édredon jusque sous mes yeux. J'avais peur. Vraiment peur. — Elle était menaçante ou quoi? — Non. Non. Elle avait de longs cheveux blancs droits qui tombaient de chaque côté de son visage ultra blanc, laiteux. Et elle portait une espèce de robe blanche bleutée, et ses yeux... mon dieu, ses yeux... Louis-Marie, j'ai vu le fantôme de ta grand-mère...

Louis-Marie pose sa tête sur le bras de Paruline. Dans le pli du coude, à la saignée du bras. Comme s'il voulait signifier à sa femme que le monde est fait à notre mesure, même si parfois les apparences sont trompeuses.

LOUIS-MARIE et PARULINE

Si ma grand-mère était venue nous dire un petit « bonjour », je l'aurais vue, non ! Tu le sais, j'dors jamais. — Tu dormais. — J'ai manqué la visite. — Je dirais que ce n'était pas très « convivial » comme première rencontre. — Elle n'avait pas

l'air de vouloir rigoler, c'est à peu près ça ? — Pour dire le moins... — Elle ne t'a pas traitée de « maudite Française » quand même... — Louis-Marie...

Louis-Marie se relève la tête et s'appuie sur son avant-bras, tout en regardant Paruline. Ils parlent ensemble une langue étrangère. Et les seins de Paruline abondent dans tous les sens.

LOUIS-MARIE et PARULINE

Je te donne mon intuition, elle vaut ce qu'elle vaut. C'est mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus, donc le mari de ma grand-mère que tu connais maintenant, qui m'a appris à me fier au courant jet, des fois, qui nous traverse le corps. — Dis. Je sens que... — Attends ! On s'est rencontrés, toi et moi, il n'y a pas longtemps. — Un petit mois. — Et, voilà que nous venons passer une fin de semaine dans le chalet de ma famille, qui appartenait auparavant à mes grands-parents. Et nous dormons dans la chambre de mes grands-parents, décédés il y a belle lurette. — Je t'écoute. — Toi, dans le lit de ma grand-mère, et, moi, dans le lit de mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus que j'aimais, que j'aime, plus que tout au monde. — Et alors ? — Moi, je dis que ma grand-mère est venue vérifier si tu étais la bonne fille pour son petit-fils... Pour son filleul en plus. Voilà, ma fille. — Tu me plaisantes. — Non. Les grands-mères d'ici sont très possessives

avec leurs petits-fils, tu sauras. — N'importe quoi... — Je te le dis, elle est venue vérifier si tes intentions d'amour, à l'égard de son filleul, sont nobles. — Elle voyait bien... elle sentait bien que je suis ta femme. — Ma grand-mère ne t'a pas tiré les orteils... Donc, c'est bon signe. — Tu m'aurais entendue hurler, je peux te dire, si elle m'avait touchée. — J'imagine...

Louis-Marie s'assoit dans le lit, tandis que Paruline, elle, demeure couchée sur le dos. Ses ailes sont sorties, elle est prête pour le décollage.

LOUIS-MARIE et PARULINE

Ce qui me fait dire, madame, sans l'ombre d'un poil de doute, que vous êtes vraiment la sorcière que vous m'avez dit que vous étiez. — Même moi, je commence à me poser de sérieuses questions. — Tu m'as dit, rappelle-toi, quelques jours après notre premier baiser dans le petit parc, avec ta langue française... — Franchement ! — Tu m'as dit que, dans ta Gironde natale, la cinquième fille d'une famille de cinq sœurs, donc pas de garçon dans le paysage, tu m'as dit que la fameuse cinquième fille d'une même famille était une sorcière. — Vrai. Et méfie-toi, mon petit bonhomme ! Je lis les humains, droit au cœur, comme si je lisais un livre. — Mais, dans ton histoire, justement, il y a une petite chose qui me chicote... Est-ce que tu sais si ma grand-mère a voyagé à cheval

sur un balai magique pour venir jusqu'ici ? — J'imagine... — En fait, moi, je pense que vous êtes, toutes les deux, des sorcières et que c'est ma grand-mère qui est chargée, par les plus hautes instances d'Amnistie internationale Sorcières, de te marrainer en Nouvelle-France... — En tout cas, je me sens encore toute chose. — On le serait à moins... Mais j'aurais préféré que tu rencontres plutôt son mari, mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus. — Je sais. J'aimerais bien le rencontrer, moi aussi, depuis le temps que tu m'en parles. — La nuit prochaine peut-être, qui sait ? Mais n'oublie pas de me faire signe cette fois-là... — Un petit coup de balai peut-être... — J'aimerais bien que mon grand-père nous prenne dans ses bras de lumière. Et puis j'aurais deux ou trois petites questions toutes simples à lui poser concernant la vie, là-bas, de pur esprit en tenue de soirée de lumière bleutée... — Viens là...

Paruline prend Louis-Marie dans ses bras. Pour le meilleur et pour le pire. Dans leurs yeux, un vaste frisson a pris toute la place.

➔ Noir très progressif, comme une paupière qui se referme lentement.

Rushes (séqu. 7)

Est-ce qu'il faut voir la réalité telle qu'elle se jette dans les yeux ? Pour nous faire croire que l'homme est immortel... Puisque chaque petit cœur naissant est le cœur d'un homme qui, lui, appartenait à un autre homme, et ainsi de suite jusqu'à l'éternité, plus un jour.



Une histoire à dormir debout... Elle rêve qu'elle est dans un rêve où elle rêve qu'elle n'arrive pas à fermer l'œil. Elle tente d'allumer sa lampe de chevet mais n'y parvient pas. La lampe se dématérialise sous ses doigts. Elle a peur de partout. De nouveau elle essaie d'allumer, mais en vain. Elle se lève d'un bond et, dans le noir touffu du rêve, se dirige à l'aveuglette vers la salle de bains. Tout se met à tanguer autour d'elle. Elle perd pied et tombe par terre. En plein visage. Incapable de retrouver ses repères dans le noir, elle se met à se traîner par terre. Elle pense, tout à coup, qu'elle est sur le point de faire une crise d'asthme et se prend la poitrine à deux mains, tout en s'asseyant sur le plancher de bois franc pour reprendre son souffle. Elle est sur le petit palier qui mène aux chambres et à la salle de bains. Et la voilà maintenant qui se couche de tout son long et qui s'endort. Elle rêve qu'elle dort. Subitement, elle se réveille, en rêvant qu'elle reprend conscience. Elle a entendu un cri qui l'aurait, selon toute vraisemblance, réveillée. Elle constate alors, non sans angoisse, qu'elle a perdu l'usage de ses jambes, qu'elle ne peut plus bouger, que tout son corps est carrément amalgamé, incorporé, au

plancher. Ciel ! elle ne sait plus si elle est morte... ou vivante. Tout son être est interrompu, éteint, fermé. Terminé. Angoisse extrême. Hyperventilation. Double vision. Elle serait morte dans un rêve où elle rêvait qu'elle mourait. Non, elle se voit plutôt couchée sur un panneau de verre – le parquet du palier est en verre. Elle rêve qu'elle se voit couchée sur ledit panneau en train de se regarder mourir. Immobilisée au sol. Incapable de se lever ni même de lever le petit doigt. Elle ferme les yeux pour mourir dignement, pendant que ses yeux, en même temps, s'ouvrent tout grands. Elle retrouve du coup l'usage de ses membres. Elle découvre aussi qu'elle est tout bonnement dans son lit. Son mari lui sourit, au ralenti, comme dans une séquence de film qui simule un rêve. La forme humaine, autour des yeux de son mari, lentement émerge. Mise au foyer graduelle de l'opérateur. Cris démentiels ! Ledit mari n'est pas son mari...



Séquence Huit — Mosaïque

Scène 1 — Plan sur le vif.

Songe voilé comme une musulmane, la tête de Paruline obéit aux dimensions exactes de la passion, de la raison, de la chaleur spécifique. Tête émerveillante, sans compromis sur sa beauté, émouvante, frémissante, sans l'ombre d'une ombre. Presque irréelle. Une tête « violemment tendre », comme il est écrit bellement dans *La Vie immédiate*. Tête phare à feu fixe qui guide la marche des rêves durant la nuit.

Scène 2 — Plan très rapproché.

Ses yeux sont des mains qui se nourrissent de fruits vulnérables et qui massent le beau temps sous les tempes. Vivante, entre ses deux bras monde couleur de chair, de pêche, d'orange ou de safran, son corps prend feu, se déforme et fait la flamme.

Ses yeux sont de grands tableaux noirs remplis d'écritures saintes et de signes hiéroglyphiques où se dénouent les nerfs du silence avide de parler. Le silence commence d'abord par crier pour se défouler, puis, au fur et à mesure qu'il se calme, il se met à chuchoter, comme les religieuses dans les cloîtres, quand la mousson s'abat dans la région tropicale des seins.

Ses yeux sont des clairières, sur une batture ombreuse, où vont les amoureux marcher sous les pins et s'embrasser sur les lèvres. Comme s'ils étaient dans une chambre où la marée du mâle laisse une écume salée sur les peaux rouges de l'amoureuse. En plus, la

bouche de l'un rit avec la bouche de l'autre, et vice-versa. Paupières entrouvertes pour une plus grande prise sur le réel et sur les seins nénuphars de l'amoureuse. Puis, pour jouer la comédie et donner à sourire aux uns et à rire aux autres, les yeux reviennent se mettre à table pour dîner, sous l'éclat de chair nue d'où rejaillit la beauté du diable. Les corps sont des proies faciles pour les amoureux et les amoureuses qui n'ont plus toute leur tête. Comestibles aussi. Qui, sans rougir, pourrait en être rassasié ?

Scène 3 — Plan hanche.

Parfois, elle se couvre de fruits ou elle s'enfeuille de fleurs de fruits, comme l'été exact d'une terre d'abondance. Elle prend son bien là où elle veut bien qu'il soit. Et elle définit précisément les parfums à venir. Elle sait s'annoncer : épices, huiles, eaux salées de diverses sources des entrailles de la terre, liquides de belles chairs qui s'oublent, laves rosées, blancs d'œufs d'oiseaux de mer, pleurs, jus de fuite, décoctions de queues de cerises...

Et puis elle prend des poses. Elle sait se faire la peau, le feu, les salives antipoison, et elle redessine, elle réactualise, la forêt cachée, enfouie, dans les arbres, celle-là même qui fait respirer les villes derrière leurs portes closes, fermées à triple tour. Pauvres villes ! avec tous ces piétons qui errent, la nuit, ciel éteint, sans lampe de poche. Sauve qui peut la vie !

Scène 4 — Plan rapproché.

Ses mains sont des caresses aux petites heures des nuits blanches. De vraies mains de sculptrice qui roulent la glaise des mauvais rêves qui se trompent souvent d'appartement. Mains jaseurs des cèdres.

➔ Fait à souligner : « Les jaseurs des cèdres, adultes et jeunes, ont la singulière habitude de se donner cérémonieusement des baies de bec à bec. »

Scène 5 — Très gros plan du cœur et sonorité de cathédrale.

Se pourrait-il qu'il faille voir la réalité telle qu'elle est, elle, quand elle porte la main à son cœur signifiant et qu'elle lui dit qu'elle l'aime, lui, du grand amour dont parlent tant et tant les livres sur les tables de chevet, dans les chambres des femmes du monde entier...

Flammes qui lèchent, et l'amour est venu au monde pour nous faire oublier le monde. Amour en lèvres de partout.

Fleurs de l'amour, et les parfums de peau s'ouvrent et se livrent aux pires excès. En dehors du temps.

Fleuve tancé par de nombreuses rivières, cependant que les larmes se cachent de peur de provoquer des inondations. L'eau lave.

Folies folles hors du réel, et, dans l'oubli de la bonne tenue et de toutes les règles de bienséance, le cœur est la clé de la serrure du temps.

➔ À noter : « Il n'est de sécurité plus grande qu'au vaisseau de l'amour. » SAINT-JOHN PERSE

Scène 6 — Nuit américaine.

Elle entre dans la chambre pour s'habiller en se déshabillant. Lingerie extra fine. Odorante et savamment savoureuse, depuis le lit, où elle va tout à l'heure se révéler à l'infini, en outre- passant, sans jamais mettre sa tête sous l'eau, les limites de son corps fleuré. Exquis. Les corps bientôt n'auront plus de formes, et, dans le lit – cosmos éteint –, ils iront les yeux fermés voler dans les plumes. Les

chairs nues, qui font des bruits de frissons froissés, n'ont pas de frontières, comme les nuages. La chère, nue, non plus.

Scène 7 — Travelling.

Elle se fait tard, et la chambre est envahie par les lucioles.

Ce soir, elle veut vendre ses lèvres au plus offrant. Il – le bonhomme Sept-Heures – marche parmi les mouches à feu vers le lit des grandes occasions. Ce soir, ils vont se construire et se déconstruire. Toute, elle, en collines rondes sous des mains, à lui, de maçon. Danseuse à l'arrêt, image figée (comme au cinéma). Il l'embrassera sous peu dans ses volutes qui tournent sur elles-mêmes. Et bougeront ensuite les cris de l'amoureuse qui, sous la chair à vif de leur beauté de fille faite de vilenie et de cris d'oiseaux du paradis, reviennent à leur point d'eau. Âme du désert.

Elle ondule, elle se sait glissante, à pénétrer, elle s'évanouira entre le plancher de bois franc et le plafond blanc cassé. Elle parlera longuement du bonheur de se perdre entre les bras de son amoureux, cependant que la foule des plaisirs assemblés sur la grand'place réclame le droit de crier pour crier.

Ce soir, il y aura du feu sur sa peau de neige éternelle.

Scène 8 — Plan en contre-plongée.

Il sait les chemins qui mènent à la bouche verticale. Couveuse de sang. Milieu humide. Petite vallée inondable. Vérité vraie. Glande mère. Bouche à feu. Trait d'union rose. Arme molle. Fabrique d'ailes. Au plus près des songes. Où s'incarne le présent convenu, en un lieu fendu qui n'en finit jamais de fuir, de faillir. Où le plaisir jamais ne se pose ni n'atterrit. Cette aire d'atterrissage où il est permis de hurler contre la souffrance de vivre et la solitude absolue.

➔ Facultatif : en fonction des besoins de chacun(e), les mots « je t'aime », ou autres, se font parfois entendre.

Scène 9 — Plan à la grue, avec son réverbéré.

Elle s'est mise à crier. Et les limites des cris ont cédé à la tentation de parler, tout simplement. Du coup, la mort a desserré les griffes et presque cessé de toujours compter les années de tout le monde en les regardant de travers.

➔ (C'est très fatigant à la fin !)

Bref, c'est de parler à voix basse qui chasse la mort, comme si nous voyagions, furtivement, en échappant aux radars. Et les paroles à feu nu des amoureux leur rendent leur force douce mais ferme de vivre parmi les vivants. En réalité, en y regardant de plus près, les bien belles et bonnes paroles des amoureux – celles qui savent s'insinuer jusqu'à l'os – font régner sur cette terre un langage qui chante à haute voix. Non pas parler plus fort, mais parler tout court, pour étourdir la mort, la déstabiliser, agiter nos liens et laisser croire à la mort que nous pouvons parfaitement vivre sans elle. Murmurons, ce sera plus sûr, comme le font les morts dans leurs cercueils volants non identifiés. On dit même qu'ils bredouillent... À nous d'ouvrir l'oreille, et la bonne. Nous vaincrons.

➔ Cri le plus souvent entendu et répertorié dans les livres savants : « Terre ! » Presque ex æquo : « Je t'aime. »

Fondu enchaîné sur une image fixe de la tête de Paruline.

Rushes (séqu. 8)

Souvent, quand elle n'est pas là, son image lui vient aux lèvres comme un mot d'amour que l'on n'ose pas dire, de peur...



Ses jambes nues la déshabillent à la perfection. Lorsqu'elle aime, elle sait parfaitement se rendre visible. Tout entière, ses yeux ne montrent qu'elle. Les amoureuses ont de la chance tout de même...



Quand elle se sent seule, elle part s'embellir de toutes ses beautés dans les dunes de miel de son enfance. À la vie à la France. Des pieds à la tête. Elle sait marcher sur l'océan, en plus. Sans oublier qu'elle sait compter sur ses doigts en les léchant. Sale bête!



Lors de son dernier voyage dans ses rêves, à elle, elle réussissait à se mordre les orteils, comme font les filles dans les films de nu(e)s pour tous. Elle fait fondre la langue sur ses seins, tandis que les grandes vannes de sa voie maritime s'ouvrent entre ses cuisses. L'on y voit très bien d'ailleurs sa rose d'été aux pétales fugueurs.

Elle, elle reste de marbre mou, et rose, tout en fermant les yeux et en ouvrant de larges cuisses. Naissance de l'univers. Puis, elle devient une mer calme mais agitée. Autonomiste, elle se sépare en offrant ses fous de bassin au plus offrant des berbères crieurs qui lui jettent des pièces d'or. Elle sait parfaitement parler aux rêves sortis de leur écrin. Ces derniers savent tout d'elle et aiment bien la regarder faire des amours en petite tenue de vertu noire. Ils se disent tout bas, entre eux, qu'elle pourrait même enseigner aux étoiles l'art de scintiller durant le jour. Ses jambes sont des couloirs coulissants qui mènent directement à son âme de femme avertie qui en vaut deux, voire plusieurs. Et, tout à coup, elle surgit de son être sans se ressembler en tous points. Ajoutons cependant que, lui, il connaît bien son cœur, à elle, par corps.



Séquence Neuf — S'ininterrompre

Scène 1 — Intérieur, appartement, pièce exiguë.

Louis-Marie est assis devant la fenêtre de son bureau. Absent aigu. Son ami, le tilleul, a perdu ses feuilles. Ses branches toutes maigres semblent implorer le ciel de repousser la première chute de neige de la saison.

LOUIS-MARIE

→ À lui-même. En lui-même. Presque défiguré. Jamais je ne te laisserai mourir. Jamais. Jamais, tu m'entends. Si tu deviens malade, je prendrai soin de toi, Paruline. Jour et nuit. Je te ferai manger, je te changerai, je te laverai, je te veillerai... Je respirerai pour toi, s'il le faut. Mais tu vivras. Tu vivras de moi. Tu vivras. Jamais je ne t'abandonnerai dans un mouroir, jamais je ne laisserai quelqu'un décider s'il faut ou pas exciser une tumeur... Mon esprit s'embrume... je ne sais plus c'que j'dis, moi...

Louis-Marie se gratte au sang les phalanges de la main droite en les frottant compulsivement contre le rebord à angle droit de sa table de travail. À l'extérieur, la neige n'ose pas.



LOUIS-MARIE

Toute cette fin du monde me donne le tournis. Mais, tu le sais, je te le répète, je ferai tout pour toi. Tout. Je donnerais mon sang, ma moelle, un rein, mon cœur... Mais, par contre, si tu me disais que tu veux mourir parce que tu n'en peux plus, je... je t'enlèverais la vie de mes propres mains. C'est toi qui décides... Et, si tu es trop ailleurs pour prendre une décision, je déciderai pour toi. Ne t'inquiète pas, je ne te laisserai pas, jamais, mourir de ne pas mourir. Je ne veux pas que tu souffres, je ne veux pas que tu saignes, je ne veux pas que tu fasses sous toi... Je ne veux pas voir tes yeux remplis de souffrance... Je ne le supporterais pas. Tes yeux ont vécu ma vie, ma vie de tous les jours, je ne les laisserai jamais se ternir de mort. Tu le sais que la mort a peur de moi, parce que je l'ai à l'œil, la maraude. Je la tiens en laisse. Je lui serre les ouïes, si elle me montre les dents. Elle ne me fait pas peur, ne t'en fais pas. Je ne veux surtout pas que tu finisses dans un mouroir en train de vouloir mourir. Tous ces gens qui se meurent de mourir et qui ne savent plus mourir de mourir. Ni un dieu, ni une loi, ni un juge, ni un médecin ne peuvent me dire si je peux mourir ou ne pas mourir. Je n'ai pas de permission à demander si je veux quitter la terre. Je n'ai de comptes à rendre à personne. J'aime l'idée de chérir ma propre mort comme si c'était mon bien, mon seul vrai bien. Voilà qui veut dire mourir dignement pour moi, voilà. Et

tu mourras dignement, ne t'en fais pas, je veille.
Je vais y voir. Je ne veux pas que tu souffres, je
ne veux pas te voir souffrir, et tu ne souffriras
pas. C'est grâce à toi si je suis devenu un feuillu.
Je n'y tenais pas, tu sais.

Quelques petits flocons de neige, comme des insectes d'hiver,
virevoltent dans la ramure du tilleul qui claque des racines.

LOUIS-MARIE

Tu sais, Paruline... je fais comme si tu étais là
et qu'on se parlait entre filles... tu sais, depuis
le premier jour où j'ai découvert que j'avais
une bonté divine humaine en moi, j'ai pris
goût à la terre. J'avais dix ans. En cinquième
année B, avec sœur Marc-André, la titulaire.
Et c'est à cette époque-là que je suis tombé
amoureux pour la première fois. Un dimanche
soir, au Petit-Collège où j'étais pensionnaire,
les normaliennes, dans l'autre aile du Petit-
Collège, donnaient une pièce de théâtre dans
l'amphithéâtre. Les pensionnaires de 5^e et de 6^e
année de l'aile des garçons assistaient à la pièce.
Et, là, une normalienne, jeune femme tout en
femme, debout pieds nus sur un globe terrestre,
incarnait la Vierge Marie. Elle portait une robe
bleu pâle, à mi-mollet, et elle avait les pieds nus
purs. Je suis tombé amoureux de la normalienne.
Ç'a fait boum !

Percée de soleil. Le tilleul esquisse un joli sourire.

LOUIS-MARIE

Dans les semaines qui ont suivi, j'allais servir la messe à la chapelle en espérant pouvoir revoir de près la belle Vierge Marie, lors de la communion. Le servant de messe tenait la patène sous le menton des communiantes. La langue de la Vierge Marie... Il fallait éviter de toucher au menton des communiantes, mais, dans le cas de la Vierge Marie, j'avais effleuré son joli menton sans que l'abbé Tremblay, qui parlait latin, ne s'en rende compte. Donc, c'est la Vierge Marie qui a parti le bal. Et, par la suite, j'en ai pincé pour ma voisine, à quatre maisons d'où j'habitais. Puis, après quelques amours nécessaires qui m'ont appris que l'homme est une femme comme une autre, plusieurs années plus tard, une Paruline est venue se poser en douceur sur mes yeux. Voilà la terre, pour moi. À sa très plus simple expression. Aux jours généreux des femmes de ma vie, je me suis construit une volonté de vivre, même si je savais que la mort rôdait.

Les bruits de la peur qui grimace, ses petits grommellements en fait, voudraient bien nous faire accroire que notre vie, le temps dans lequel nous vivons, est réglée d'avance. Tout serait consigné dans un grand livre sacré, rangé dans un coffre hermétique en or massif, enfoui sous la calotte glaciaire. Il serait signé de la main même de l'inventeur de la Terre. Jusqu'à ce jour, le précieux document, intitulé *PETIT MODE D'EMPLOI : Vie sur Terre* (traduit de l'araméen), reste introuvable.

LOUIS-MARIE

Mais, avant de régler ma mort, il faut que je clarifie les circonstances qui vont entourer ta mort, à toi, Paruline de mes amours. Il faut que je sache bien te faire mourir quand tu voudras mourir dans la belle paix du cœur entier. Dans

les larmes de tes yeux les plus doux. Je serai l'instrument du jour, de l'heure et du moment que tu choisiras. Quand tu voudras. À ta convenance. Il ne te sera fait aucun mal, je te le jure. Tu mourras doucement dans mes bras qui, pour l'occasion, se seront métamorphosés en ailes de harfang des neiges. Je tiendrai ta main dans ma main. J'embrasserai ta tête frisée, comme le faisait, quand j'étais jeune, mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus. Je te lirai des poèmes d'amour de mes poètes préférés, si tu veux. Tu ne souffriras pas. Tu ne souffriras pas. Tu ne souffriras pas. Tu ne...

Louis-Marie continue de répéter la phrase comme une espèce de mantra – dans l'absolu, le mantra est une série de sons répétés qui, soi-disant, produisent un effet bénéfique, physique ou spirituel. Il s'arrête un instant, puis reprend son monologue, à voix basse, comme un guenillou plein de poux qui parle tout seul.

➔ Il n'a pas perdu la raison. Il est sous l'emprise d'une vision coriace.

LOUIS-MARIE

Tu deviendras tout à coup un cœur sans corps. Un lâché d'oiseaux dans tes yeux. Je serrerai ta main, mais tu ne m'entendras plus. Je continuerai à te parler des choses de la vie. Bientôt, je n'aurai plus que tes empreintes dans ma main et sur les lèvres. Toi qui aimais tant les enfants, les oiseaux, les livres, les magrets de canard de ton enfance. Tu n'y seras plus, mais j'y serai pour

toi, pour fermer tes paupières agitées et te céder au soleil. Ton astre. Nous ne mourrons pas ensemble. Parce que je veux veiller sur toi quand tu quitteras la terre. La nécessité, c'est de t'aimer toujours. T'aimer jusqu'à ma mort. Même si je n'entends plus ta voix, ton être existera toujours, et les étoiles dans tes mains seront toujours dans le ciel de mes yeux. Ma constellation. Ma Grande Ourse. Ma vie immédiate. Mes yeux s'ouvriront avec tes yeux, synchrones, maintenant et à jamais, et, tout en continuant de te tenir la main, s'allumera un autre monde, le peu qu'il me reste à vivre. T'aimer, au fond, constitue ma vie et me rend capable d'emprunter ta vie pour vivre jusqu'à toi. Très doux, très fort, hors de la mort, ton cœur s'arrêtera. Et j'irai mourir, avec toi, pour toi, en nous, quelque temps plus tard. Nous serons alors à nouveau nous. À perte de vue. Comme un amour se doit d'être.

Scène 2 — Intérieur, appartement, cuisine.

Debout devant le comptoir d'Arborite blanc de la cuisine, Paruline est en train de laver une pomme de salade. Perdue, elle aussi, dans ses pensées, femme exacte comme une flamme, elle a cru entendre son mari. Elle lève la tête, les yeux au ciel, en fermant le robinet...

PARULINE

M'as-tu parlé ? Il m'a semblé entendre ta voix...

LOUIS-MARIE

→ Voix criée hors champ.

Non. Pas que je sache. Mais, puisque tu es là, penses-tu... ou plutôt dirais-tu que je vais mourir avant toi ?

Paruline entend uniquement le premier mot, le « non ». Elle refait couler l'eau dans l'évier puisqu'elle n'a pas entendu la question que vient de lui poser Louis-Marie, c'est-à-dire la grande demande qui suivait le « non ».

PARULINE

→ À elle-même.

J'entends des voix, moi, alors...

Fade-in musique baroque : quatuor à cordes, sous la direction aux yeux bleus de Catherine Le Saunier au violoncelle, son arme de séduction massive.

La musique nous entraîne à Fukushima. Scènes de désolation extrême. Maisons disparues. Des femmes et des hommes, figés sur place, les yeux dans le vide. Un jeune enfant, à quatre pattes, entre les jambes de sa mère, s'effondre sur le sol noir, et la jeune mère, au visage brûlé, se met à hurler.

Rushes (séqu. 9)

Elle, qu'il a voulu heureuse toute sa vie. Elle, son astre brillant sur le monde sur la terre. Ce soleil qui l'a remis au monde, alors qu'il s'embrumait, qu'il dépérissait. Elle, son sourire, la nuit, comme une veilleuse. Son visage pur, magnifique d'intelligence sensible. Ce visage de toutes les circonstances. Ce rêve parmi les rêves qui ne dort pour ainsi dire jamais de la vie.



Ses oiseaux de seins. Sa bête tendre. Son sourire qui mène droit au ciel. Son cœur biguine. Son rouge-gorge. Son énergie new-yorkaise. Sa vivance vivace. Ses archipels. Son rire est une aubade de mésanges à tête noire qui chantent dans un sous-bois ombreux de conifères.



« Toi, la première, tu n'as jamais vieilli d'une patte d'oie blanche. Mais tu es morte. Je t'ai volé ton cœur dans ta poitrine et je le conserve dans ma poitrine. Tu ne vieilliras pas, tu ne mourras plus. Je t'écris pour te dire que je suis là, tout contre toi, et que tu n'es pas morte. Et, comme tu aimais la chaleur, je te garde au chaud comme mon petit soleil de poche. Je ne veux plus que tu meures. Je t'ai trouvé des parulines sur Internet pour que tu puisses en faire ta page de garde. Ne ferme plus jamais les yeux, j'ai eu trop peur de mourir en te voyant

les yeux clos. Je me blottis entre tes bras, et, si jamais tu mourais, je tomberais par terre, sans connaissance, et je me laisserais mourir. Je vois encore du ciel sur tes lèvres, tu n'es pas morte. Tes sourires sont des baisers qui me font en vie. Tu ne mourras pas avant nous (et tu me comprends). Nous sommes dans notre appartement, nous sommes dans notre chambre, et le store est levé. Mais notre rêve se déroule à Baie-Saint-Paul, sur le quai. Nous nous dirigeons vers le bout du quai. Tu appuies ta tête sur mon épaule, pour toujours. Plus un jour. »



Séquence Dix — Terre : le mardi 29 mars 2011, à 7 H 20

Scène 1 — *Le Japon en état d'alerte maximale.*

Très grand désordre ici-bas, en ce moment même : la terre se lézarde et craque de partout. Il flotte dans l'air une odeur de cadavres. Nous sommes debout, morts et vivants, sourds et muets, aveugles et grandement choqués, fous presque, presque catatoniques. Paumes tendues comme des mains ravinées de mendiants, visages défigurés, nous sommes pétris d'effroi. Dépersonnalisés. Oblitérés. Sans avenir, si l'on se fie aux mouvements d'humeur exécrationnelle de la croûte terrestre qui ne cesse de convulser sur son axe, en précipitant, de toutes ses forces, ses eaux usées en déferlante dans des bourgades établies depuis des siècles dans les vallées. L'hiver perpétuel est là.

Scène 2 — *Il ne faut pas se laisser berner par les images qui ne sortent pas du lit. Les amoureuses, parfois, ont des regards qui ne veulent pas comprendre l'espace. Les amoureuses nues, surtout, savent danser sur les sources du réel.*

La réalité de l'amour tient entre quatre z'yeux. Bellement écrit il y a presque cent ans par le poète Francis Ponge qui, en prenant conscience d'être un homme pensant, réfléchissait une demi-heure avant de dormir : « Je tourne [ensuite] mon esprit vers mon enfant qui me lie à l'ordre social, et dont l'existence aggrave ma condition de serf. Je pense aussi à cette femme... Alors ma respiration devient tout à fait régulière, car la tranquillité m'apparaît comme le seul bien souhaitable, dans un monde trop méchant encore pour être capable de se libérer, d'après ce que disent les journaux. »

Il faut d'abord rêver tout haut. Dans ce monde méchant, le corps d'une femme, les poètes le disent en tout cas, est un océan bleu-vert où se focalisent à l'infini les quatre éléments fondamentaux : le feu lécheur des caresses qui ne sortent jamais en robe trop décolletée, l'eau de Pâques des liquides salés et hallucinogènes de l'amour qui font parler sans avoir rien à dire, l'air bousculé des haleines soufflantes qui disent la vérité sans dire un traître mot, et la terre des étreintes éteintes qui replacent la lune par la fenêtre comme un dôme allumé sur le toit d'un taxi. Quelques rêves parmi les plus beaux attendent encore à la porte de la chambre, en piaffant d'impatience. À force de faire le pied de grue, ils vont finir par devenir des plantes à fleurs. Des hibiscus rouges, s'il vous plaît.

Scène 3 — *Aimer est un besoin primaire, comme boire ou manger.*

La nuit, il faut obéir aux ordres des rêves. Souvent, la roseur d'une femme peut nous foudroyer, vite fait, bien fait. Ce matin, par exemple, elle frisait sans bon sens. On aurait dit qu'elle avait été électrocutée durant la nuit, pendant un orage électrique. Pourquoi, d'après Paul Éluard, cette femme est-elle si belle ? Parce que son maître la lave. Et, parfois, si l'on est très attentif aux signes qui entrent subtilement dans le cœur, il est possible, par exemple, de comprendre pourquoi nous sommes ici, maintenant, de notre vivant, dans la spirale de la mort. Ce corps, paraît-il, servirait à autre chose qu'à refaire du corps ; il aurait mission de protéger le cœur contre les bactéries assassines. « Les grandes idées viennent du cœur. » Voilà le message du grand messenger, Francis Ponge, dans son « parti pris des choses ». Le grand vizir dit qu'il faut protéger le cœur qui voit, qui comprend, qui embrasse le futur, du corps casanier qui ne sort jamais de sa chambre forte. Si le monde est absent, le cœur, lui, est éminemment présent. Vaillant. Vérace. Vorace. Vermeil (à ses heures). Versatile. Verveux. Vicariant. Visionnaire. Voyant, tout simplement.

Scène 4 — *Sensitive (mimosa dont les feuilles se rétractent au contact).*

Le corps sans cœur meurt au monde. Main passe. Le cœur sans paroles est une ruche morte. Désabeillée. La vie sans cœur, c'est dormir dans un cercueil. Où est la source du sang qui nous fusionne les uns avec les autres ? Dans le cœur exact. Le cœur communauto qui doit être fait par tous. Des bouches pointues voudraient nous faire croire que le cœur est l'apanage des sentimentaux (petit sourire en coin de rigueur afin de bien souligner le cynisme que l'on porte habituellement aux beaux sentiments). Le cœur... au pouvoir !

Scène 5 — *Les jambes des femmes, dit François Truffaut, sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie.*

Beauté des femmes qui marchent dans la rue, l'été. Leurs jambes retransmettent les premières lumières de l'aube. Et les femmes, peu de gens le savent, ont de petites ailes toutes menues qu'elles agitent – mais cela ne se voit pas du tout à l'œil nu – pour appâter les yeux des hommes. C'est la raison pour laquelle, quand on leur parle de loin, elles demandent à écouter de près. Autre particularité : les femmes, dans leurs carquois, ont des flèches de soleil. Ce sont, en réalité, des fragments de soleil infiniment petits, tombés sur terre, avec lesquels elles chassent pour illuminer leurs amours et, surtout, donner à voir en se faisant voir, au lit, la nuit.

Quand on voit les femmes marcher dans la rue, il est facile de constater que chaque courbe de leurs corps est définie à partir d'une autre courbe, et ainsi de suite jusqu'à s'user les yeux. L'harmonie qui en résulte tient du prodige. Et il est ainsi plus facile de se dire que rien n'est encore perdu.

Scène 6 — *Fukushima*.

Tout est détruit, pulvérisé par les poussières radioactives. Il n'y a plus que des rats affamés dans les égouts des villes disparues. Les voix des livres se sont tues depuis longtemps. Bien avant le grand courant d'air nucléaire que les écrivains ont si fréquemment évoqué dans leurs histoires à coucher dehors. Les tableaux sur les murs délabrés des maisons sont calcinés. Les souvenirs du passage des hommes sur la terre ne sont plus que des images de pacotille dans la tête d'une poignée de rescapé(e)s. Une vieille dame en loques, assise sur une chaîne de trottoir, avec son dentier brisé dans la main. Un enfant doux, debout dans la rue où il habitait, immobile, avec un camion de pompier écaillé, aux pneus fondus, dans la main. Au cimetière paroissial, un homme assis sur une tombe de granit, une main appuyée sur le nom de sa famille.

Par terre, partout, des liasses de lettres d'amour sauvées des eaux usées – les mots d'amour sont invincibles, selon les dires des poètes. Des oiseaux cuits sur place, pétrifiés, dans les érables désargentés. Partout, des odeurs pestilentiellles. Partout, une désolation suprême. Désastre extrême. Il y a même un clocher d'église déréglé, qui sonne tout le temps. Un homme qui a tenté de sauver son enfant, agglutiné dans un mur, séché. Les cadrans sont morts à la même heure. Il pleut. Tout a été détruit, rien n'a résisté au cataclysme. L'aéroport est recouvert de poussière radioactive d'un pied d'épaisseur. Les étoiles les plus proches sont demeurées figées, en plein jour, dans le ciel. Tout est détruit, rien n'a été sauvé lors du très grand enténébrement. L'on entend de longues plaintes pleurées dans les squares noirs de la ville. Des cris de désespoir aussi, qui saignent de partout. Dans les yeux des quelques survivant(e)s de cet holocauste nucléaire, le grand néant vide a lâché ses chiens, fous de rage, qui mettent à mort les quelques rêves qui s'acharnent à survivre. Le cœur n'a plus d'espace où vivre. Comme un océan, au

complet, qui a perdu ses eaux. La mort majesté a gagné son pari. Nous sommes morts et enterrés.

Et voici demain, et un tableau noir. Terre à taire. Heureusement, on a marché sur la Lune...

Scène 7 — C.Q.F.D.

Grâce à une étude menée en divers points du globe, nous savons maintenant, depuis peu, pourquoi certaines personnes perdent la mémoire. Victimes de la démence d'Alzheimer. Pourquoi? Elles veulent inconsciemment oublier qu'elles vivent afin de pouvoir inconsciemment mourir en paix. Les angoissé(e)s, qui ont peur de la mort, seraient les premiers à rendre leur mémoire. Les personnes d'un certain âge préfèrent sombrer dans la démence plutôt que de finir leurs jours, lucides, en pensant à la mort toute la journée, assises dans la salle de séjour d'un mouiroir. Au mur, un petit écriteau sur lequel – ouille... – on peut lire : *Prière de bien vouloir décéder. Laissez-nous vous aider, si vous le désirez. Merci. La direction.*

Scène 8 — Dernière nouvelle.

Et si la terre manquait d'eau potable dans une petite dizaine d'années...

Scène 9 — Dernière heure.

Ayant perdu leur emploi, des milliers de travailleurs des maisons de jeux de Las Vegas vivent littéralement dans le réseau souterrain de la ville. Pris à la gorge, ils ont dû céder leur maison aux créanciers et ils vivent dorénavant dans les canalisations. Avec pour seul et unique bien une couverture en polyester qui porte le nom, en lettres dorées, de l'hôtel où ils travaillaient. Légende pourrie.

Scène 10 — *Dernière minute.*

La ville de New York compte dix fois plus de rats que d'habitants. C'est ce que confirme le National Institutes of Health. Rappelons qu'un petit enfant, qui dormait dans sa poussette sur la galerie, dans une rue de l'Upper East Side, est mort récemment, dévoré, chair et os, par des rats.

Scène 11 — *Dernière seconde.*

La terre se cherche un Président.



Rushes (séqu. 10)

Monde meurtrier. Les enfants somaliens qui agonisent *live* dans les bras de leur mère. Des maisons, des *favelas*, des chambres boîtes de carton sous un viaduc en décrépitude. Des baskets confectionnées en Inde par des enfants.

Téléréalité de bas étage : gagner le gros lot, donc devenir une personnalité ; un journaliste aux dents blanches, extrêmement souriant, extrêmement propre de sa personne, recueille les propos du nouveau riche ; le pro de l'info veut savoir ce que le gagnant, extrêmement souriant, flanqué de sa conjointe, extrêmement souriante, pense de la vie, de l'amour, de la mort.

À l'autre bout de la terre, le ciel noir sent le soufre des bombes. L'eau du fleuve, à la hauteur de Montréal, est pleine d'antibiotiques et d'anxiolytiques. La station d'épuration laisse échapper dans le fleuve les urines qui contiennent lesdits produits. Autre problème : œstrogènes et progestatifs de synthèse, contenus dans l'urine des femmes qui prennent la pilule, sont rejetés eux aussi en quantité considérable dans le fleuve. Il faut laver l'eau.



L'argent des riches ? Les pauvres.



Des cris de mort sortent de terre : ils ont vu des charniers. Des enterrés vivants. Où fuir ?



L'horreur se joue devant public. Oublier d'exister. Des hommes photographiés en train de manger des détritrus sur des monticules d'ordures. Cercueils volants non identifiés. Tout le monde est mort, et ceux qui pleurent se feront crever les yeux par l'horreur.



La terre, pour l'heure, a des frissons qui broient la moelle épinière. Elle vit des heures ravagées. Elle se prépare à passer une nuit interminable qui mènera à un jour d'une extrême barbarie. Il ne reste plus que les mains pour mendier aux puissants un peu de terre à se mettre dans les yeux pour, au moins, croire que nous avons déjà été vivants. À qui faut-il s'adresser pour réclamer « la terre » pour tous ?



Séquence Onze — Les grandes confidences

Scène 1 — Extérieur, quai de Baie-Saint-Paul, sous un soleil de juillet.

→ *Flash-back.*

Assis sur une bitte d'amarrage, Louis-Marie, tout jeune, converse avec son grand-père aux yeux bleus bleus bleus. Ce dernier pose un pied sur le rebord du quai, tout en scrutant le large, par-devers l'île aux Coudres. L'air sent bon le salin, et le soleil chauffe la couenne du petit-fils et de son parrain qui chouennent.

À les entendre, malgré la grande différence d'âge, on dirait plutôt que ce sont deux vieux amis. Deux chouenneux.

LOUIS-MARIE et LE GRAND-PÈRE

Grand-père, dis, j'aimerais bien que tu m'apprennes à mourir. Est-ce que tu pourrais me dire, toi, comment on meurt ? — Eh be'n !, tout un programme ! Ce que tu me demandes là, mon garçon, c'est pas rien. Tu me prends un peu de court, à dire vrai. Tu n'aimerais pas mieux qu'on aille au bout du quai pour voir si on verrait pas un banc d'éperlans argentés ?... — Pas vraiment, grand-père. J'aimerais bien ça savoir ce qui se passe quand on meurt. Mais toi, là, grand-p'pa, est-ce tu sais si on le sait quand on va mourir ? — Je ne sais pas, Louis-Marie, je ne suis pas mort encore. Mais, si je

me fie à mes intuitions, je dirais bien que oui.
— « Intuitions », c'est quoi ? — Oui, tu... C'est quand on sait d'avance, dans notre cœur, ce qui va se passer. C'est quand on sait quelque chose, en coup de vent, sans savoir pourquoi. — Je sais, je sais. Ça m'arrive, quand je rêve, de savoir ce qui s'en vient. Je vois des choses qui vont arriver plus tard. Mais je me dis toujours que je suis dans les patates. — Pour répondre à ta question, Louis-Marie, disons que, oui, je pense bien qu'on le sait quand on va mourir de notre belle mort. Il doit y avoir des signes, j'imagine, qui viennent planer, comme des oiseaux de mer, dans notre tête. — Toi, tu vas mourir quand tu auras décidé que tu veux mourir. Mais, moi aussi, je sais que je veux mourir mais je ne sais pas trop quand... — Oui, mais, toi, tu as tout ton temps. Tu es une jeunesse. Prends tout ton temps, reste là, bouge pas, reste jeune le plus longtemps possible. — Ça te fait un peu peur, toi, de mourir ? — Plus les jours passent, surtout quand il fait beau soleil comme aujourd'hui, moins j'ai peur. Bizarre. — Pourquoi bizarre ? — Parce que c'est comme si, au fur et à mesure que je deviens de plus en plus vieux, j'ai de moins en moins peur. Comme si je m'apprivoisais à l'idée, tranquillement pas vite. — Tu l'aimes sans bon sens ton fleuve, hein ? — Chaque jour, je l'aime encore plus et j'essaie de le regarder plus longtemps que la veille. Je l'use à force de le regarder. Plus j'observe le fleuve, plus je me sens en vie. Comme si j'étais un bar rayé ou un

esturgeon. — Moi, je dis que t'es un marsouin qui n'a plus besoin de vivre dans l'eau salée... — Comme tu sais, il n'y en a plus beaucoup, malheureusement. Et, mon petit bonhomme, si, moi, je suis un marsouin, toi, tu es un blanchon... — Quand on meurt, là, est-ce que tu crois qu'on s'ennuie de notre vie, de notre famille, du fleuve? — P'tit péché! Tu as de ces questions pour un jeune homme de ton âge... Où est-ce que tu prends tout ça? — Dans ma caboche. C'est comme si je lisais un livre, et, puisque tu es là, alors je te pose les questions à toi. Tu sais, grand-père, c'est toi mon modèle humain sur la terre. Quand je serai grand, à l'université, je veux être un humain comme toi. — C'est gentil, mon garçon. — Tu as l'air triste, des fois. Pourquoi? — Tu trouves? — C'est une intuition, comme tu dis. — Tu apprends vite... — Comme toi. C'est toi qui m'as montré à apprendre vite. — L'idée, c'est de bien comprendre aussi ce qu'on apprend. — Je comprends. Je te trouve gentil, grand-père, je trouve... On peut parler ensemble. Tu m'écoutes, tu m'apprends la vie, tu m'apprends à vivre, tu me fais voir des choses... — On est peut-être des sensibles, tous les deux, comme le soleil qui frétille sur l'eau... Regarde... — Des sensibles, ça voudrait dire comme sentir ce que, toi, tu sens... — On pourrait dire ça comme ça, oui. — Quand tu seras mort, est-ce que tu vas t'ennuyer de moi, tu crois? — Oui et non, je dirais. Non, je ne m'ennuierai pas de toi, parce

que je vais t'emmener avec moi dans mon cœur et que je vais t'observer, chaque jour, pour voir ce que tu fais de bon. — Et de moins bon aussi peut-être. — Donc, tu seras là avec moi. Et, oui, je vais m'ennuyer de toi, de nos balades sur le quai, quand on vient chouenner, tous les deux, comme aujourd'hui. — Et pourquoi tu ne viendrais pas me retrouver au bout du quai quand tu seras mort et que tu verras que je t'attends?... — Si je peux, je viendrai, tu peux en être sûr, mon garçon. Mais j'ai tout de même de petits doutes, je ne sais pas si les morts peuvent venir enquiquiner les vivants. C'est déjà compliqué d'être un vivant. S'il faut s'occuper des morts en plus, qui viennent faire un tour sur le quai et qui repartent, c'est compliqué, je trouve. — Je n'aurai pas peur en te voyant, tu sais. Tu n'auras qu'à passer ta main dans mes cheveux en arrivant près de moi, et je saurai tout de suite que c'est toi. Je n'aurai pas peur. N'oublie pas, petit grand-père, que je suis un sensible, comme toi. — Beau génie! — J'aime bien ça quand tu dis « beau génie ». C'est comme si tu me disais « je t'aime ». Ça fait du bien. Ça fait doux. — Tu as raison, mon garçon. Il faut dire aux gens qu'on aime qu'on les aime, sinon ils ratatinent. Ils se cachent en dedans d'eux, comme des lièvres, et ils ne sortent plus de leur terrier. — Moi, pas. Je ne veux pas mourir dans une cachette. Crois-tu que je pourrais décider de mourir avec toi? En même temps que toi, grand-père? —

Tu seras encore trop jeune quand je mourrai. Mais, console-toi, on vieillit tous les deux en même temps, à chaque marée. — Et, si je ne trouve personne à qui parler comme, nous, on parle, je fais quoi ? — Tu trouveras, ne t'en fais pas. Il suffit que tu viennes de temps en temps au bout du quai de ton cœur, et il y a bien... quelqu'une qui va venir te parler. — Avec de grands yeux noirs, de belles mains fines et des cheveux bouclés... Une fille de la Baie, tu crois ? — Qui sait ? — Peut-être que je vais mourir avant... — Non. Moi, je dis que non. — C'est ton intuition, encore, qui te fait dire ça ? — C'est mon intuition, mon Louis-Marie. Oups ! Regarde, il y a un oiseau qui vient de se poser sur le billot, juste là. Il te regarde, on dirait. — Un oiseau masqué, t'as vu ? Avec un masque. — Oui, tout à fait, c'est une paruline masquée. C'est peut-être elle, ta chérie de la Baie... Qui sait ? — Oups ! Elle est déjà partie. — Elle va revenir, tu verras. Observe bien autour de toi, surtout dans la prairie à côté de la maison, il y a souvent des parulines qui viennent chanter. — J'ai une idée ! Quand tu seras mort, demande au directeur de revenir me voir en hibou. Ils ont l'air sérieux. J'aime les hiboux, tu le sais. — D'accord, mon Louis-Marie. As-tu un hibou préféré ? — Le harfang « de la neige ». Même si tu n'as pas des yeux de hibou. Mais tu as des cheveux blancs blancs blancs comme un harfang. — D'accord. Maintenant, mon garçon, viens vite, il faut retourner à la maison.

Mon intuition me dit que ta grand-mère est en train de nous faire cuire des éperlans pour souper. — Tu sais quoi, grand-père, j'aurais aimé avoir des yeux bleus bleus bleus comme, toi, tu as. — Beau génie !

Le grand-père se penche au-dessus de la tête de son petit-fils, pose son visage dans ses cheveux bouclés et, d'un coup vif, respire son petit-fils. Ils repartent tous les deux en direction de la maison près du fleuve, flanquée d'une grande épinette bleue, que l'on peut voir du quai. Les deux comparses continuent de chouenner, comme les deux sensibles qu'ils sont.

Fondu au noir.

Scène 2 — Extérieur, quai de Baie-Saint-Paul, en juillet.

→ Une cinquantaine d'années plus tard.

Louis-Marie, en fin de parcours, et son grand-père aux yeux bleus bleus bleus. Les deux sensibles sont de retour sur le quai, après plusieurs années d'absence. Louis-Marie est assis sur la même bitte d'amarrage que précédemment, tandis que le grand-père fantomatique reste debout, près de son petit-fils, bientôt p'tit vieux.

LE GRAND-PÈRE et LOUIS-MARIE

Tu as demandé à me voir ? Me voici, ni en chair ni en os. — Mais tu n'as pas changé depuis notre dernière balade sur le quai... C'est incroyable ! Je n'en reviens pas ! — C'est un des privilèges accordés aux morts, mon vieux Louis-Marie. Quand on meurt, on reste exactement comme on est pour toujours. Avec la même enveloppe

corporelle qu'on avait quand on est mort. — Ah bon ! première nouvelle... — Sauf, pour les gens malades ou handicapés, qui, eux, retrouvent l'état physique qu'ils avaient avant leur maladie. — Là-bas, là-bas, tout le monde, il est beau, tout le monde, il est gentil, quoi ! — Si tu veux. Toi, par contre, tu as vieilli pas mal. — Ça oui, je me suis rapproché de toi sérieusement. Et je te dirai que, avant d'être malade de vieillesse, j'envisage sérieusement de mourir avant ma mort naturelle, si tu comprends ce que je veux dire. — Tu veux dire que tu as vécu ta vie et que tu aimerais mourir dans la belle paix du cœur entier, pendant qu'il en est encore temps ? — Oui, grand-père. Je suis prêt à aller te rejoindre. Fin prêt. — Le problème, mon garçon, et c'en est tout un, c'est que je n'ai pas le droit de te dire quoi faire. Je ne peux pas te donner la main et t'amener avec moi. Tu vas de- voir, pour l'instant, te débrouiller avec les moyens du bord qu'il y a sur terre. — Les morts ne peuvent pas aider les vivants, c'est ce que tu me dis ? — En plein ça. C'est comme s'il y avait une cloison étanche entre vous et nous. Toi et moi. — Et c'est comme ça parce que... ? — Tu le sauras en temps et lieu, quand tu auras sauté le pas. Mais je peux te dire ceci : c'est un mécanisme pour protéger la vie des vivants sur la terre. — Tu parles... Et moi qui étais prêt à partir avec toi... en marchant sur le fleuve. — Il est beau ce fleuve bleu-vert et Saint-Laurent, à marée haute. Quelle majesté ! — Tu le sais, grand-père, que je n'ai plus le goût

de vivre. — Je sais, oui. Et ta Paruline? — Et ma Paruline, elle a de l'intuition, comme toi. Elle sait. Elle sait que je désire me délivrer du mal de vivre. Je n'arrive pas à être joyeux toute une journée de temps. Je souffre trop, tout le temps. C'est invivable. Elle sait qu'elle ne peut pas vivre à ma place, pour moi. Je la fais souffrir de me voir souffrir. — Pourquoi tu as tant de misère à vivre? — Si je le savais, je ne voudrais pas mourir d'avance. Amène-moi avec toi, grand-père, je t'en supplie. — Je ne peux pas, Louis-Marie. — Tu vis où exactement? — Dans la pensée magique de l'univers. Dans l'été perpétuel de la sensibilité. Car, figure-toi, là où on est mort, il n'y a que du cœur à vivre. Tout le temps du cœur. Du cœur entier. Et, attention!, personne ne souffre d'embonpoint puisque personne n'a besoin de manger. Tout le monde est raide maigre. Une goutte d'eau de temps à autre pour s'hydrater, et le tour est joué. Une simple goutte d'eau suffit à garder les morts en vie. — Tu m'as manqué, grand-père, tu sais. — Toi, aussi, beau génie. — Je suis rendu vieux comme, toi, tu étais quand tu es mort, et je veux mourir. — En es-tu vraiment sûr? — Oui. Très. — Et la belle Paruline de tes amours? — Elle va comprendre, Paruline. Elle le sait déjà. — Elle a de l'intuition. — Comme tu dis. Et je ne voudrais surtout pas la voir devivre avant moi. J'en mourrais de chagrin. J'aime mieux mourir tout de suite pendant que je suis en santé et que Paruline est encore une Paruline. — Qu'est-ce

qui te fait tant souffrir de vivre, dis-moi? — De savoir que je vis pendant que des humains, partout sur la terre, n'ont rien à vivre. Je n'arrive plus à respirer, j'ai trop mal au cœur. J'ai honte de moi quand je vis. J'ai honte parce que j'fais rien. Et puis, tu sais, grand-père, je ne veux pas me retrouver dans un mouroir, tout à l'heure, quand je serai chambranlant. Déboussolé. Perdu. Fou. Zéro qualité de vie. — Je ne te savais pas si préoccupé... — La collectivité a d'autres priorités que de s'occuper de moi et de mes semblables. C'est plus important, pour moi en tout cas, de donner à manger aux enfants qui vont à l'école, le ventre vide, que de me changer de couche quand je serai sénile. Je dis ça comme ça... Pire, les enfants qui meurent de faim en silence à Mogadiscio... J'ai plein d'images comme ça qui passent leurs journées dans ma tête. Plein. — Louis-Marie, tu ne peux pas sauver la terre. — Je sais, mais je peux me sauver de la terre. — Je ne te savais pas si préoccupé... — Je ne veux pas vivre inutilement. Je veux dire, inutile. Et je suis sur le point de devenir parfaitement inutile. Pour tous. J'ai fait ma vie. Il est grand temps que je fasse ma mort à la mesure de mes rêves. Tu ne trouves pas, grand-père?... Grand-père... Grand-père... Où es-tu? Grand-père...

Louis-Marie quitte la bitte d'amarrage, tout en continuant d'appeler son grand-père. Mais ce dernier a disparu. La mer dans la Baie est fine haute. Zébrée par une petite brise chaude. Louis-Marie décide

d'aller voir au bord du quai, du côté où la rivière du Gouffre vient se jeter dans la Baie. Il y a beaucoup de grimaces dans l'eau, formées par l'eau douce de la rivière et l'eau salée du fleuve qui se mélangent, créent des remous, des vrilles géantes.

Louis-Marie s'assied sur le rebord du quai, près d'une échelle intégrée à la structure par où, à marée basse, on peut descendre pour accéder aux battures. Il se lève d'un bond, enjambe le rebord du quai, pose un pied sur le premier échelon et entreprend de descendre dans l'échelle. Sixième échelon : il a de l'eau à la taille.

Tout à coup, Louis-Marie se jette à l'eau. Il se débat tant bien que mal, en nageant comme un chien. En fait, il ne sait pas nager. Le voilà qui s'éloigne du quai. Peine perdue, il est agrippé par une grimace qui le fait virevolter et qui l'avale. Louis-Marie a disparu sous l'eau. Arrivée en flèche, une petite paruline masquée crie à tue-tête à l'endroit précis où, il y a un instant, était assis Louis-Marie. La mer est sur son baissant.

Scène 3 — Plan éloigné. Ciel rempli d'oiseaux de mer.

➔ Durée : cinq secondes. Aucun son.

Scène 4 — Extérieur, quai de Baie-Saint-Paul.

Subitement, une grimace vient tourbillonner près du quai en rejetant le corps de Louis-Marie presque hors de l'eau. Ce dernier pousse un grand cri et réussit à reprendre son souffle, en saisissant d'une main un barreau de l'échelle.

Il souffle comme un buffle pendant de longues minutes, tandis que les oiseaux de mer qui neigent tempête ont entonné l'hymne des cieux.

Il remonte sur le quai, s'assied par terre, détrem pé, et esquisse un sourire mouillé à la petite paruline masquée, perchée sur un billot, en train de discourir.

Scène 5 — Intérieur, maison près du fleuve (à cinq minutes de marche du quai).

Paruline, qui attend son mari, est en train de relire le petit mot que Louis-Marie lui a laissé tout à l'heure, dans le vase de fruits sur la table de la cuisine, avant d'aller sur le quai.

PARULINE

*Paruline, au printemps, je te vois dans les bourgeons
à feuilles ; dans la maison, je te vois dans mes feuilles
annotées ; dans tes bras, je commence à feuilleter ; dans
mes rêves, nous dansons sous la feuillée. L.-M.*

Elle répète et répète encore. Et encore.

Scène 6 — Quai de Baie-Saint-Paul. Battures. Cris.

Lever d'oiseaux de mer par milliers. Tempête de neige d'oiseaux blancs. Et milliers de cris d'alarme, de détresse.

Louis-Marie s'apprête à vivre la plus vaste nuit de sa vie.

Fondu au blanc.

Séquence Douze — « Meurs »

Scène 1 — Intérieur, jour, Hôpital de Verdun, chambre 630.

Louis-Marie, lettre notariée de sa femme en main, vient de dire « non » au chirurgien qui voulait opérer Paruline d'urgence pour lui enlever une tumeur au cerveau. Louis-Marie est formel : on ne touche plus à un cheveu de sa femme.

Un préposé, manœuvrant la civière, vient de ramener Paruline dans sa chambre blanche. Elle est inconsciente. Elle respire par à-coups. Elle ne sait plus... Une goutte de soluté tombe à toutes les vingt secondes dans un tube relié au poignet de Paruline – un minimum vital pour hydrater la patiente.

Le préposé tapote le sac de soluté puis sort de la chambre, sans dire un mot. Louis-Marie, assis près du lit, tient la main de sa femme. Il parle à voix basse. Ses yeux sont des signes avant-coureurs... trempés d'une fragilité extrême.

LOUIS-MARIE

Meurs. Meurs. Ma chérie, laisse-toi partir. Quitte-toi. Quitte-moi. N'aie pas peur de partir sans moi. Je suis là, je veille... Meurs. Laisse-toi sortir de ton corps de misère qui te fait tant de mal. Meurs.

L'homme est toujours aussi ému par la beauté de sa femme. Il la regarde et s'arrête de parler tellement la source même de sa vie se recroqueville sur sa fin.

LOUIS-MARIE

T'es belle... comme Aliénor d'Aquitaine, le jour de son mariage en la cathédrale Saint-André de Bordeaux. (Long silence.) Belle comme il y a trente ans quand on s'est embrassés pour la première fois dans le petit parc. Paruline, je te trouve toujours aussi belle. Meurs. Tu m'as dit un jour que tu voulais que je te tiennne la main quand tu allais mourir. Meurs, je tiens ta main pour toujours. Quitte-moi. Quitte ce pays de Haute- Amérique et retourne dans tes terres sarcler tes vignes. Ce pays ne sera jamais une nouvelle France. Meurs. Laisse-toi porter par le grand calme « velouté ». Meurs. Je ne veux plus que tu souffres une seconde de plus. Je ne veux plus que tu sentes le mal qui te broie la tête. Je suis là, je te regarde, je veux que tu meures de toutes mes forces paralysées tremblantes. Meurs. Quitte tout. Quitte-moi. Quitte-nous. Meurs. J'aurai moins mal si tu meurs. Il n'y a pas de mort pour moi qui...

Louis-Marie s'interrompt tout à coup au beau milieu de sa phrase. Il voudrait faire battre son cœur, à lui, dans la poitrine de sa femme qui ne bouge pour ainsi dire plus. Les murs de la chambre saignent.
→ Ceci n'est pas un rêve.

LOUIS-MARIE

Tu m'as permis de vivre encore toutes ces années parce que tu étais là et que tu veillais. Tes yeux

noirs... Tu te souviens, au tout début de notre amour, nous avons mangé un homard des Îles-de-la-Madeleine. Énorme ! Sa chair était rose et sucrée. Une femelle remplie de caviar rouge. Tu te souviens... Chez toi, sur la galerie, c'était l'été, on venait de se rencontrer... Tu riais tellement bellement. Tu étais heureuse, je crois. Tu parlais vite vite vite. Tous tes gestes étaient vifs, ton cerveau roulait à deux cents à l'heure. C'est à ce moment-là, précisément, que j'ai senti que je t'aimais à la vie à la mort. Meurs. N'essaie pas de combattre la vie qui se refuse à toi. Meurs. Je vois le village de ton rêve où tu habiteras, que tu seras seule à peupler du soleil de ta beauté.

Louis-Marie embrasse les mains de sa femme. En son cœur coule le sang du cœur de Paruline. Neige, feu.

LOUIS-MARIE

N'essaie pas d'ouvrir les yeux. Meurs. Je suis là. Fais-le, ma chérie, meurs. Je ne peux pas te dire plus d'amour, Paruline. Meurs, dans la belle grande paix du cœur entier. Tu m'as amené jusqu'ici, avec toi, et je sais que tu tiens à moi, je sais que tu m'aimes, mais je veux que tu meures. Il faut que tu meures, sinon je vais mourir avant toi, et tu seras toute seule pour mourir, et je ne veux pas que tu sois seule. Je tiens parole, c'est tout. Meurs. Je t'en supplie. Tes mains sont froides, mon amour. Mon grand amour humain

sur toute la terre. Ma plus que vive. Ma grande source d'eau de vie, parce que je sais... je sais... tu trouvais que je n'étais pas très doué pour le bonheur. Tu as raison. C'est toi ma vie. C'est toi mon intransigeance affirmée. Meurs. Laisse tout. Sors de ton corps. Va rejoindre les énergies nouvelles. Meurs. Prends tout ton temps, je reste avec toi pour le reste de ma vie. Promis juré. Sois sans crainte, sois belle et très toi. Meurs. Tout de suite. Je ne bouge pas, tu vois en toi où tu en es avec toi, et tu décides. Tu meurs de toi. Tu laisses la suite des choses faire les choses à ta place. Meurs. Si je te parle, si je nous parle, c'est pour mieux apprendre mot à mot ta mort. Je serai ton miroir dans lequel tu pourras continuer à parler sans ombre. D'un seul coup d'aile je saurai que c'est toi.

Louis-Marie prend la sonnette d'appel dans sa main, tandis qu'un vers d'Éluard clignote dans sa tête :

Mon amour ton amour ton amour ton amour...

LOUIS-MARIE

J'irai sentir tes vêtements dans ton placard quand je rentrerai à la maison. Et je dormirai dans ta chemise de nuit. La jaune surpiquée de petites marguerites rouges, tu sais. Meurs. Tu es la femme de toute ma vie. Le paysage de ma réalité sur la terre. Le site grandiose qui me dicte la conduite que je dois tenir en tout

temps, celui qui fait s'allumer les feuilles de la sensibilité. L'intelligence du cœur. Tu m'as appris mon cœur. Tu m'as fait voir mon cœur. Tu m'as convaincu que le cœur pouvait vivre sa vie. Tu m'as tenu au cœur. Je tiens à toi plus que tout mon cœur. Meurs. Il faut que tu meures. Tu m'avais dit de ne pas avoir peur de te le dire quand tu allais mourir. Meurs. Meurs, sans t'en rendre compte. Je te regarde. Ton visage est calme, profite-en : saute et va-t'en vite te réfugier dans les bras monde de la lumière. Je t'aime. Meurs.

Louis-Marie ne pleure pas. Il regarde fixement le visage de Paruline. Soleil pâle.

LOUIS-MARIE

Il n'y a pas si longtemps, souviens-toi, quand nous sommes allés fêter l'anniversaire de ta copine, Valérie, je t'ai regardée danser avec les jeunesses. Il y en avait une flopée, tu te souviens... Tes copines de l'école ont toutes de grands ados. Je te voyais planer sur la piste de danse avec les jeunesses, que nous n'avons pas eues, et je voyais bien l'immense talent de vie que tu as dans les veines... et dans les gambettes. Et, tout à coup, un beau matin, ça... Cette malignité dans ta tête. Ne te laisse pas intimider par le mal, meurs. Laisse-toi mourir avant que lui ne te fasse mourir. Ne le laisse pas te faire du mal, meurs. Fous-toi

de lui. Meurs. Branche-toi sur mon énergie, et laisse-toi dériver vers une autre piste de danse sur laquelle les jeunesses dansent à n'en plus finir. Apprends-leur à danser et apprends-moi à mourir. Meurs. Si tu m'entends, serre ma main dans la tienne...

Louis-Marie fait une pause. Complètement immobile. Il attend que Paruline lui fasse un signe de la main, un tout petit serrement de rien du tout. Rien. Son corps a repris le chemin de son ombre. Le ciel rétrécit.

LOUIS-MARIE

Si tu es vivante, je ne veux pas que tu vives, tu n'es plus toi, tu dévies, et je souffrirais trop de savoir que tu es vivante avec ce mal dans ta tête. Meurs. Meurs. Je veux que tu sois morte sur la terre comme au ciel. Tu m'as souvent dit que tu ne croyais pas en dieu. Tu trouvais tout de même que c'était une belle histoire inventée pour nous tenir la main en mourant. Meurs. Sans dieu. Pense plutôt au gros homard à chair rose que nous avons mangé chez toi...

Louis-Marie lance un regard agité vers la porte de la chambre qu'une soignante vient d'ouvrir et de refermer, en s'excusant.

➔ Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.

LOUIS-MARIE

Je ne te l'ai jamais dit, mais, souvent, quand tu partais faire des courses, je devenais inquiet, j'avais peur qu'il t'arrive quelque chose. Que tu te fasses enlever, tiens ! J'étais inquiet, et, parfois, je pleurais à l'idée de ne plus te revoir jamais. Quelle idée ! C'est comme si je ne pouvais pas concevoir que tu meures un jour. Comme si la vie offrait, en toi, par toi, grâce à toi, ce qu'elle avait de plus beau à offrir. Banal, je sais... (Long silence.) Te voir morte ne se pouvait pas. Tout simplement pas. Et, là, maintenant, je t'implore de mourir pour te délivrer du mal. Meurs, ma chérie. Si tu savais comme je t'aime. N'essaie pas de te rattacher à une brindille de nous. Laisse, laisse partir tes pensées qui cherchent à se coller contre nous. Laisse-les se détacher, tu ne vas plus souffrir jamais.

Louis-Marie embrasse les mains froides de sa femme en pleurant. Le ciel s'élargit.

LOUIS-MARIE

Comme je t'aime, Paruline. Ma grande humaine, Paruline surdouée. Comme je t'aime de toute ma vie. Comme tu me procures la force d'exister. Comme tu me dis des mots d'amour, oui, tu me parles, et j'entends tout ce que tu me dis. Tu as fermé les yeux pour dormir un peu, parce que ta tête te ravageait les yeux. Mon amour...

Comme je sais que tu m'entends te dire... de mourir. Meurs. Ne regarde pas en arrière, ne te retourne pas, va, marche dans ta lumière. Ne crains rien, je suis là. Détache-toi de moi, détache-toi de nous. Quitte ta peau de lune et revêts ton âme qui te tend un boubou bleu-vert comme l'eau du fleuve. Sois forte, et tu l'es. Tellement. Ce sera comme quand tu vas au cinéma toute seule, sans moi. Tu quittes la maison en disant : « À tout à l'heure ! » Joyeuse. Et tu disparais. Disparais. Envahis-toi de toi. Retourne à ta jeunesse dans le quartier espagnol de Bordeaux, la ville aux toits roux. Et emporte avec toi mon cœur dans ta poitrine. J'entends des enfants, là-bas. Ils se régalent à la seule pensée que tu viens vers eux pour leur caresser les cheveux. Va retrouver tes trois bébés que tu as perdus en couches quand tu avais trente ans. Tes enfants qui se sont détachés de toi avant d'avoir complété leur croisière dans tes eaux de mère. Je te vois voir leurs doux visages. Tu leur diras des mots d'amour, pour moi aussi. Tu leur diras...

Paruline, subitement, ouvre les yeux. Louis-Marie se lève et appuie sur le bouton d'urgence. Paruline ouvre la bouche et rend son dernier souffle de vie.

Louis-Marie prend sa femme dans ses bras.

Fondu enchaîné.

Ce texte apparaît à l'écran :

*Les yeux de Louis-Marie sont amarrés
à des souvenirs d'enfant sage comme une image,
qui chouenne avec son grand-père aux yeux bleus bleus bleus,
et aux douceurs d'une Paruline douce plus que vive,
qui a échafaudé un rêve où il n'y avait plus
que lui et elle sur la terre.*

*Ce pain de ménage de leur amour,
puisse-t-il servir à nourrir d'autres hommes...*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Séquence Un — La déclaration d’amour	11
Rushes (séq. 1)	21
Séquence Deux — Homme de main d’hier	23
Rushes (séq. 2)	33
Séquence Trois — « Et, comme au cinéma on meurt beaucoup, je me suis dit qu’il fallait peut-être en profiter. »	35
Rushes (séq. 3)	45
Séquence Quatre — À la vie à la mort	47
Rushes (séq. 4)	55
Séquence Cinq — Affliction	59
Rushes (séq. 5)	67
Séquence Six — Homme mage	69
Rushes (séq. 6)	77
Séquence Sept — La rencontre	79
Rushes (séq. 7)	85
Séquence Huit — Mosaïque	87
Rushes (séq. 8)	93
Séquence Neuf — S’ininterrompre	95
Rushes (séq. 9)	105
Séquence Dix — Terre : le mardi 29 mars 2011, à 7 H 20	107
Rushes (séq. 10)	115
Séquence Onze — Les grandes confidences	117
Séquence Douze — « Meurs »	129

Comme au cinéma
de Jean Charlebois
a été mis en ligne
en décembre deux mil douze.